

LA REVUE DU CAIRE

لا ريفي دي كير

SOMMAIRE

	Page
LOUIS MASSIGNON	Comment ramener à une base commune l'étude textuelle de deux Cultures. 177
FERNAND GREGH	1900 et 1950..... 201
JULIEN BENDA	De l'Actuel, du Périmé..... 204
IBN AD-DAYA.....	Le Livre de la Compensation et de la Bonne Fin 212
PIERRE DESCAVES	L'Année Balzac 229
<i>LE MOIS</i>	
ALEXANDRE PAPADOPOULO ...	Le Festival Chopin..... 237
	Le Cinquantenaire de la "Bourse Égyptienne" 241
<i>LA VIE LITTÉRAIRE À PARIS</i>	
JEAN-LOUIS BRUCH	La Mort dans l'Ame..... 244
PIERRE EMMANREL.....	Dialogues des Carmélites..... 247
A. ROLAND DE RENÉVILLE ...	Une Thèse sur Arthur Rimbaud..... 252
<i>LES ARTS — LA MUSIQUE</i>	
FRANCIS DE MIOMANDRE	Jacques Copeau 256

rdc

ÉGYPTE : 15 PIASTRES

IMPRIMERIE R. SCHINDLER — LE CAIRE

Chauffez votre foyer



que vous trouverez à nos Salles de vente en différentes couleurs s'harmonisant avec votre mobilier et s'adaptant aux cheminées.

Au Caire

VISITEZ NOS SALLES DE VENTE

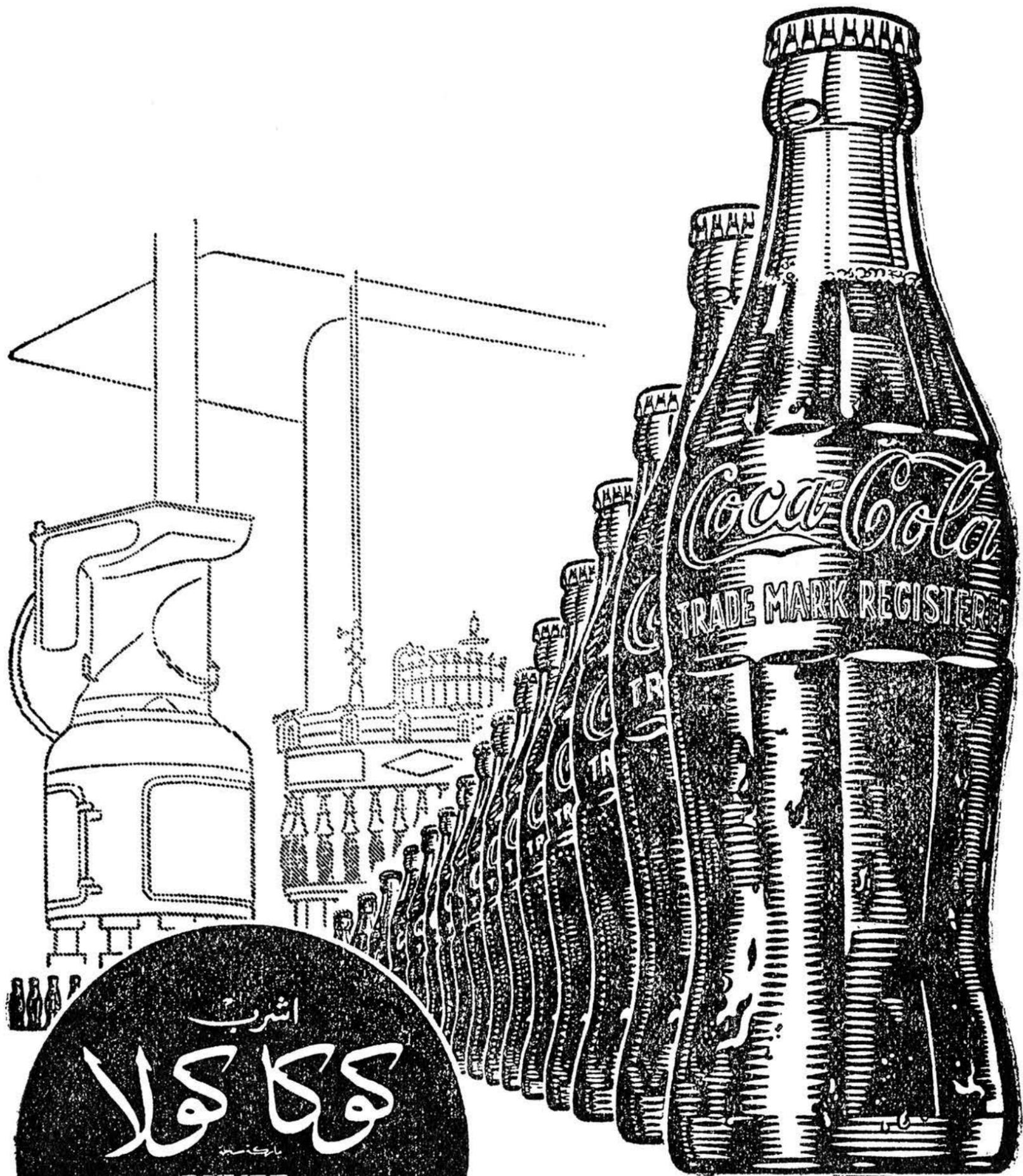
Zamalek

Héliopolis

Alexandrie

R.C. 36172

Qualité Immuable !



EMBOUTEILLÉ EN EGYPTE PAR S. I. C. O
PAR AUTORISATION DE THE COCA-COLA COMPANY U.S.A.

R.C.63524

Assurances sur la Vie

L'UNION = VIE

LE CAIRE :
7, Avenue Fouad 1er

R.C.C. 4054

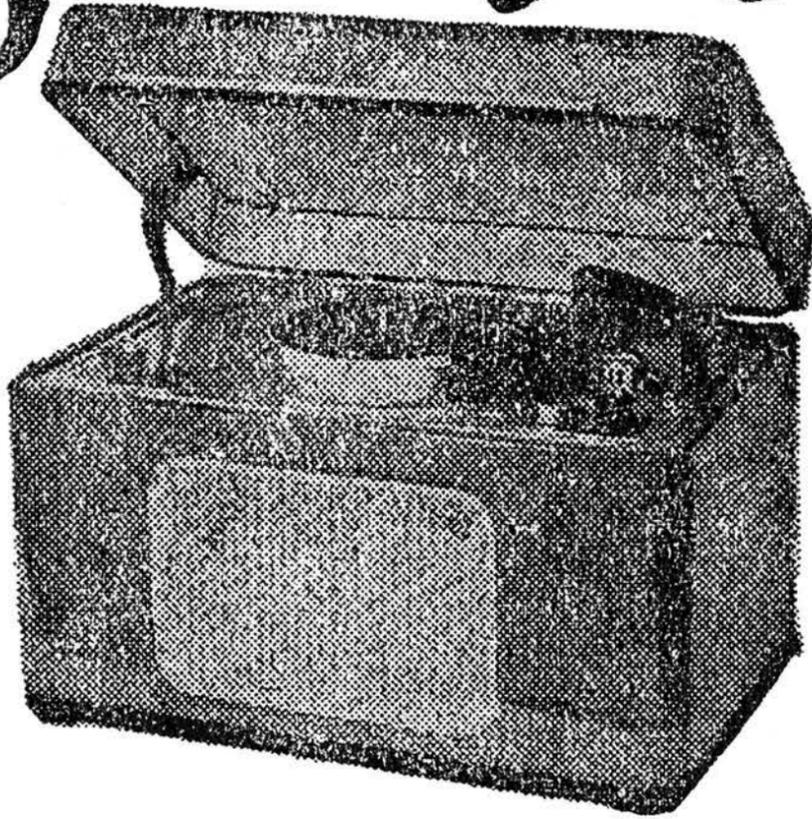
ALEXANDRIE :
1, Rue Debbané

R.C.A. 10036

ENREGISTREMENT MAGNETIQUE SUR FIL
JOINT L'UTILE A L'AGREABLE
APPAREIL IDEAL POUR DICTER VOTRE COURRIER
ET POUR VOS SOIREES DANSANTES

LE

Sonofil



R.C.3518

Une fabrication
de la DIVISION "ELECTRONIQUE"
des ATELIERS DE CONSTRUCTIONS
ELECTRIQUES DE CHARLEROI
SOCIETE ANONYME



TEL. 59816

40, Rue Falaki - Le Caire



**VOYAGEZ VITE ET CONFORTABLEMENT DANS
UNE AMBIANCE AGRÉABLE GRACE AUX AVIONS**



AIR FRANCE



Direction régionale et Aéroport

- Midan Soliman Pacha Tél. 79913 - 14 - 15

*Agences : Le Caire Imm. Sheppard's Tél. 45670
- Alexandrie : 3, rue Fouad Ier - Tél. 20941*

ET TOUTE AGENCE DE VOYAGES RECONNUE

LA REVUE DU CAIRE

FONDÉE EN 1938
VOL. XXIV No. 126

JANVIER 1950

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulo

COMMENT RAMENER A UNE BASE COMMUNE

L'ÉTUDE TEXTUELLE DE DEUX CULTURES :
L'ARABE ET LA GRÉCO-LATINE

Depuis une vingtaine d'années, l'Université du Caire, sous l'impulsion du savant doyen de sa Faculté des Lettres, le Dr. Taha Hussein (1), s'efforce d'introduire dans le programme des études supérieures en Égypte une connaissance précise des modèles littéraires gréco-latins, estimant que le succès final d'une renaissance de l'arabe comme langue culturelle moderne en dépend. Parallèlement, les arabisants et islamisants d'Europe se trouvent amenés, dans l'étude de la plupart des problèmes fondamentaux, à cette conviction : que le seul moyen de hausser le niveau de la connaissance de l'arabe en Europe est d'en harmoniser l'étude selon les normes de la pensée classique. Lors de l'organisation, hélas éphémère, d'un cycle de conférences et entretiens sur la langue arabe,

N.D.L.R. Mr le Professeur Louis Massignon a bien voulu nous autoriser à reproduire ce texte capital qui a paru dans les *Lettres d'Humanité*, en 1943 et que par conséquent très peu de personnes, en dehors de la France alors occupée, ont pu connaître. Nous lui sommes profondément reconnaissants de le mettre à la portée de nos lecteurs.

(1) Cf. Taha Hussein, *Mustaqbal al-thaqâfa fi Misr*, le Caire 1938, 2 vol.

pour les fonctionnaires, au Haut-Commissariat de France à Beyrouth, il y a 11 ans, j'avais essayé d'exprimer cette double urgence en définissant les possibilités et le rendement de la langue arabe comme "langue de civilisation" (10 Janvier 1931) (1).

En ce moment où les jeunes générations françaises manifestent un intérêt croissant pour l'étude des langues orientales, je voudrais essayer de préciser comment cette question peut être résolue, après avoir écarté deux objections préliminaires.

D'une part, en effet, les initiatives de l'élite intellectuelle arabe se trouvent paralysées depuis plusieurs siècles par le phénomène de la diglossie, étudié par W. Marçais (2) ; le peuple arabe ne parle pas la langue savante, la langue littérale des textes classiques, mais use de dialectes variés, ce qui ne facilite pas sa formation pédagogique ; à tel point qu'on s'est demandé (Jamil Zahawi) (3) si l'un de ces dialectes ne pourrait pas devenir l'arabe écrit de l'avenir : comme les langues romanes ont réussi à succéder au latin durant le haut moyen âge. Il ne me semble pas nécessaire de calquer l'évolution des langues sémitiques sur celle des langues indo-européennes : les langues sémitiques ont une tendance constante à se renouveler en remontant à leurs origines.

D'autre part, étant admise la permanence de l'arabe littéral, il ne faut évidemment pas s'évertuer à le ramener de force à nos règles d'appréciation indo-européennes, ni déformer sa grammaire selon le type de nos grammaires occidentales, ni appliquer d'emblée à ses

(1) Ce titre a été repris, de façon fort intéressante, à propos de l'évolution moderne de l'arabe, par J. Lecerf, ap. *Revue Africaine*, 1933, No. 356.

(2) ap. *L'enseignement public*, Déc. 1930, Fév. 1931.

(3) Savant bagdadien, d'origine kurde (1863-1936) ; cf. *Revue du Monde Musulman*, XII, 681-682 ; et LVII, 17.

auteurs la critique esthétique valable pour les nôtres (le rôle de l'allitération, par exemple, est bien plus légitime et étendu en arabe qu'en français). Il reste donc à trouver une base d'appréciation commune qui ne peut être simplement étymologique (la recherche des racines communes à l'indo-européen et au sémitique primitif est bien peu avancée), ou phonétique (les enregistrements de phonétique expérimentale ne permettent pas encore d'établir sûrement les exigences physiologiques spéciales des gosiers arabes), mais bien morphologique et typologique.

1. *Importance de la littérature arabe : genres, disciplines et auteurs.*

Parmi les langues de civilisation — et l'histoire universelle n'en recense qu'un bien petit nombre — la langue arabe a joué un rôle très original dépendant naturellement de ses possibilités congénitales d'expression des idées. Si bien que la littérature arabe ne saurait être convenablement étudiée et appréciée seulement du dedans : il faut tenir compte de son action extérieure, de son commerce d'échanges intellectuels avec les autres civilisations ; d'autant plus qu'elle a été marquée par une religion universaliste, l'islam, d'une marque presque liturgique, son premier livre en prose (et c'est la prose seule qui libère l'expression des idées des contraintes magiques de la versification primitive) ayant été le Qur'ân.

Ce rôle original de la langue arabe est un rôle de condensation et de durcissement dans l'abstraction, dû à l'originalité grammaticale du sémitique poussée ici à son apogée. L'araméen, dont le rôle civilisateur avait commencé bien avant celui de l'arabe dès les scribes de l'empire achéménide des Perses, avait subi des influences

déformatrices indo-européennes trop fortes (en dernier lieu, celle du grec chrétien) pour jouer un tel rôle. C'est en arabe que la phonétique sémitique a conservé l'essentiel de ses articulations primitives; c'est en arabe que la grammaire sémitique a pris conscience d'elle-même : trilittéralité fixe des racines, syntaxe verbale relative à l'action et non à l'agent, morphologie tri-vocalique (apprendre à vocaliser apprend à penser ; la voyelle dynamise le texte consonantique amorphe et inerte) avec flexion unique pour les noms et verbes, avec emprise dominatrice de la morphologie sur le lexique et la syntaxe. Et la profession de l'Islam, cette calcination littérale de la révélation monothéiste abrahamique passée au feu du jugement annoncé par le Qur'ân a encore accentué ces traits caractéristiques de l'arabe, langue de culture analytique et atomistique, scientifique, nominaliste et détribalisante. Cela est visible chez les non-arabes convertis à l'Islam : la plupart des grands penseurs de la littérature arabe ne sont pas de pure race arabe.

Cela établi, on peut comparer les textes arabes aux textes grecs et aux textes latins.

Au point de vue purement littéraire, les genres fondamentaux se retrouvent en arabe comme dans les langues aryennes, quoi qu'en ait dit Renan, mais sous une présentation bien spéciale, elliptique et gnomique, discontinue et saccadée. Quand il s'agit simplement de "mobiliser" le thème littéraire en n'attaquant chez l'auditeur que la mémoire, ce qui est le rôle de l'épopée, nous trouvons en arabe la *qasida*. Quand le récitant ou le lecteur s'attaque aussi à l'intelligence de l'assistant ce qui est le fait du *drame*, nous avons en arabe la *marthiya*, puis le *qissa*, en prose et vers alternés. Enfin, quand l'auteur entend se saisir de la volonté même de ses lecteurs, par le *roman* (ou la *nouvelle*), l'arabe nous offre la *maqâma* (ou "séance"), qui n'est pas forcément

alternée de prose et de vers comme la *qissa*. Les *qasida* de la poésie arabe primitive, en dépit de leurs faibles dimensions, sont bien des épopées, individualistes certes comme la vie bédouine ; les *qissa*, qui biographient des chevaliers errants et des saints, (ta'ziyas shi'ites, récits de martyres çoufis) sont de petits drames d'une valeur affective sincère. Enfin, les "séances" si condensées de Hamadhani et de Hariri, sont le prototype des nouvelles romancées à la Cervantes (ses "novelas ejemplares" sont bien plus proches des modèles arabes que des "fables milésiennes" gréco-romaines).

Après les genres, les disciplines : d'abord la grammaire. La grammaire arabe s'est fondée à Kûfa (Iraq) avec une école d'observateurs empiristes soucieux avant tout d'énoncer des singularités, des anomalies et des aberrances dont la somme constitue un atomisme de la grammaire ; l'école rivale qui se forma ensuite à Basra (Iraq) réagit dans le sens de la normalisation et des analogies ; comme, en grec, l'école analogique d'Alexandrie contre l'école anomalistique de Pergame (1). Relevons le rôle de cette dernière liée au stoïcisme et à la médecine hippocratique dans l'"asiatisation" presque sémitisante de la culture grecque post-classique.

En rhétorique et en poétique, une évolution semblable se dessina, dont Kratchkovsky a récemment étudié la courbe, infléchie au bout de trois siècles sous une influence iranienne, puis hellénistique. Marçais n'a pas publié encore ses recherches sur la prose arabe d'Ibn al Muqaffa' et de Jahiz. Rien n'est plus curieux que l'effort de pensée de philosophes arabes éminents, comme Ibn Sina et Ibn Rushd, lorsqu'ils s'efforcent de transposer en exemples littéraires arabes la *Poétique*

(1) L. Lersch *Die sprachphilosophie der Alten*, I, 51, 70, 131 ; II, 148, 209 ; III, 45.

d'Aristote (voir l'édition Tkatsch) dans des conditions de vie sociale si différentes (en pays arabes, pas de mise en scène théâtrale à la grecque pour les passions, pas de mise en plaidoirie juridique à la romaine pour les jugements).

En logique et en métaphysique, la langue arabe ne put assimiler les catégories techniques grecques par simple transposition de leurs formes verbales ; les grammairiens arabes protestèrent contre certains modes de dérivation des mots abstraits (1) ; les progrès de la langue philosophique de Farabi à Ibn Rushd furent assez laborieux. L'esprit propre de l'arabe se marqua par le recours à des sentences brèves, apophtegmatiques, et par la construction de grandes "sommés" analytiques résumant en tableaux des questions disputées, à rapprocher, en histoire, d'autobiographies condensées (2), et en géographie, d'itinéraires (rihla) ramassés.

En arithmétique, l'atomisme occasionnaliste de la pensée arabe lui a fait projeter les nombres, non plus dans le contenu spatial des Grecs (cf. les nombres triangulaires, carrés, pentagonaux) mais dans la durée discontinue, comme un semis stellaire d'instantés ; nombres non plus cardinaux, mais ordinaux et envisagés dans leur singularité hors de tout enchaînement "naturel" (la métaphysique musulmane primitive n'admet ni les "natures", ni les "causes secondes") ; dans leur spécificité expérimentale (la suite de Fibonacci, si importante en biologie, pour la croissance, est d'origine arabe ; cf. les proportions définies de l'alchimie et les récurrences cycliques astrales). Ce qui a détaché l'imagination ma-

(1) Cf. notre "formation des noms abstraits en arabe (et influence des modèles grecs) "ap. *Revue des Etudes Islamiques*, 1934, IV, p. 509 sq.

(2) Cf. Fr. Rosenthal, *Die arabische Autobiographie*, ap. *Studia Orientalia*, Rome, 1927, 1-40.

thématique de l'idolâtrie magique des figures fermées, la préparant à algébriser, à s'évader de l'abaque par l'emploi des chiffres "ghubar" dits hindous (cf. les études de G.S. Colin) et l'usage du zéro en attendant Viète et Fermat (1).

Quant aux arts, c'est à la fin de cette étude que nous essaierons d'en préciser les tendances propres à la pensée arabe.

Que la pensée puisse être serrée plus aisément et de plus près dans les langues indo-européennes (vu leurs ressources syntactiques, conjonctions graduées, concordance des temps, etc.) que dans les langues sémitiques, cela paraît acquis ; mais l'ingéniosité de l'artiste peut vaincre l'imprécision ou l'insuffisance de ses moyens d'expression, et l'on peut philosopher en chinois sans aucune structure grammaticale, uniquement grâce à des intonations et des allusions intentionnelles que l'on apprend à l'école à deviner.

La personnalité des grands auteurs arabes ressort mal de nos manuels usuels de littérature où l'on se borne à résumer les appréciations conventionnelles de la caste des scribes auxquels nous devons en arabe l'histoire de cette littérature (2). On sait, en effet, combien notre connaissance de l'histoire, non seulement politique mais littéraire dépend des idiosyncrasies de cette caste ; par pédantisme et même cuisinerie, les scribes graduent l'échelle des valeurs de leurs jugements selon le dosage en allusions et citations qu'un auteur se permet, pour attester, hélas, par des pastiches, combien il se sent solidaire des traditions académiques de son milieu. Mais la grande quantité

(1) Cf. L'arithmologie dans la pensée islamique primitive, ap. *Archeion*, Rome, juil-sept., 1932, p. 370-371.

(2) Cf. Yusuf Husain, Les Kâyasthas ou "scribes", caste hindoue iranisée, et la culture musulmane dans l'Inde, ap. *Revue des Études Islamiques*, 1927, p. 455 sq.

d'éditions princeps récentes d'œuvres littéraires arabes (qu'il serait urgent de mettre plus à la portée du grand public) nous permet d'aller directement aux penseurs de qualité (et il y en a) qui ont usé des ressources originales de leur langue pour nous attirer vers l'intention maîtresse qui attirait leur esprit. Originaux, non seulement dans le choix des mots, mais dans la coupe des phrases et l'armature des périodes ; sans parler des poètes dont l'importance ressort de ce simple fait que les premiers dictionnaires arabes ont eu leurs racines classées par lettre finale en vue des rimes, poètes où c'est surtout le trait isolé, l'attaque rythmique, le coup d'archet initial qui nous intéressent, il y a les proseurs : un encyclopédiste d'universelle curiosité comme Jahiz (son *Livre des Animaux*), un clinicien pénétrant et amer comme Razi (*Opuscules philosophiques*, édition Kraus), un critique psychologue comme Tawhidi, un moraliste réformateur à vaste préparation philosophique, à poignante introspection comme Ghazali (voir son *Autobiographie*, *munqidh*, trad. Barbier de Meynard), un historien critique des sociétés comme Ibn Khaldûn (voir ses *Prolégomènes*, traduction de Slane) sont d'une lecture toujours attachante et leur mode de nous persuader reste bien arabe, mais nous pouvons, en usant de tables de transposition convenables, les apprécier de niveau avec les grands auteurs grecs et latins.

2. *Originalité de la langue arabe. Ses contacts avec les autres langues de civilisation ; sa pénétration en Asie et en Afrique.*

Pour préciser dans son originalité la situation spéciale qu'occupe actuellement la langue arabe, je tiens à reprendre ici un parallèle esquissé à la séance de réouverture (18 décembre 1937) de la session de l'Académie Royale de langue arabe, fondée au Caire,

en 1934 : comparant ce qu'avait été le Dictionnaire de l'Académie Française commencé 300 ans plus tôt avec ce que devait être le Dictionnaire de l'Académie Arabe dont la rédaction lui incombait au Caire, Le Caire étant actuellement le centre mondial de la renaissance du livre arabe. Au Caire, en arabe, la situation se présentait comme beaucoup plus nette et définie. Alors qu'à Paris en 1635 on avait à fixer l'orthographe, la France n'ayant pas osé la réformer comme l'Italie et l'Espagne, vu l'influence des pièces testimoniales de droit écrit (l'appel au Parlement, en latin, de règle jusqu'en 1537 pour le droit laïque, avait persisté beaucoup plus tard pour le droit canon ; il requérait des rédactions en mauvais latin, en réalité du français avec désinences latines et orthographe surchargée) (1) ; tandis qu'au Caire, en 1934, nous nous sommes trouvés en présence d'une orthographe déjà fixée : le principe de la trilitéralité des racines sémitiques (elles que j'appellerais les 3276 étoiles fixes du firmament linguistique) donnant au dictionnaire son ossature ; tandis que le dictionnaire de l'Académie française, après avoir commencé par admettre les racines plus ou moins fantaisistes proposées par les Estienne ne se risque pas encore, après trois siècles à classer étymologiquement le trésor du vocabulaire français. Enfin, ce n'est qu'au bout d'une soixantaine d'années que l'Académie française fit sienne une doctrine cartésienne bientôt périmée du langage, en se fondant sur la grammaire de Port Royal ; tandis qu'en arabe, depuis un millénaire, les grammairiens sont d'accord sur une théorie des "régissants" ('awâmel), évidemment fondée sur une philosophie mu'tazilite discutable, mais qui n'a pas encore été remplacée.

(1) Recherches de Beaulieux.

Quant aux méthodes : à Paris, en 1635, pour régler la signification des mots en français, dans une langue jeune, en pleine mutation, à l'aube de sa période classique, on pouvait agir empiriquement et se baser sur l'enregistrement de l'usage oral, complétant pour les termes techniques en triant dans les termes latins fournis principalement par les juristes, sans s'occuper de l'usage des grands auteurs. Tandis qu'au Caire, en 1934, un dictionnaire arabe doit clarifier à tout prix, établir les priorités, opérer des discriminations logiques, délicates, puisque la pluralité à traits flous des acceptions d'un mot est la rançon perpétuelle de la fixité permanente des racines : les mots arabes ne peuvent mourir. La langue est classique depuis des siècles et les innovations timides des grands auteurs, à partir du III^e. siècle de l'Islam, ne sont pas arrivées à prévaloir contre le privilège de priorité maintenu *sine die* par la tradition pour les acceptions reçues chez les tout premiers poètes arabes ; comme si, en grec, Homère pouvait continuer à avoir barre sur Platon. Il s'ensuit que, pour s'enrichir en termes techniques, le dictionnaire arabe, qui ne peut bénéficier d'une relation généalogique immédiate avec une langue-mère (comme le français avec le latin) ne peut même pas retrouver sa terminologie scientifique médiévale ; ni en astronomie, ni en mathématiques, ni en médecine, on ne pourra revenir purement et simplement au lexique technique médiéval ; on ne pourra même pas conserver les essais techniques internationaux tentés par les universités de Téhéran et d'Istanbul, la jalousie nationaliste arabe procédant à leur égard suivant un esprit d'éviction dictatorial.

Enfin, les services qu'on peut légitimement attendre d'une édition officielle différencient profondément le dictionnaire français commencé en 1635 et le dictionnaire arabe entrepris en 1934. La nation française

en 1635, était politiquement unifiée. L'Académie française a pu sans danger écourter les définitions, escamoter les théories grammaticales ; ce qu'on lui demandait avant tout, c'était de fournir des exemples clairs (et ils sont excellents) fixant le bon usage d'une classe dirigeante fortement organisée, salons de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie parisiennes. Tandis qu'on attend d'un dictionnaire arabe, aujourd'hui au Caire, capitale vers quoi le monde arabe, politiquement divisé, se tourne de toutes parts pour retrouver son unité culturelle perdue, c'est qu'il donne des définitions minutieuses, hiérarchisées, en tenant compte du progrès du lexique comparé des langues sémitiques ; et qu'il doit, non seulement homologuer des théories grammaticales (comme pour les pluriels brisés) mais sélectionner des exemples fixant le bon usage. Car ce bon usage n'est pas encore fixé. La seule classe dirigeante à cet égard, en pays arabe, est formée par les rédacteurs de revues et les correspondants de journaux, élite d'une presse aux initiatives encore incohérentes et inorganiques.

On arrivera pourtant à normaliser la langue arabe moderne pour qu'elle reprenne sa mission historique, car sa vitalité est surprenante. S'il n'y a guère plus de 50 millions d'Arabes de race pure, il y a 350 millions de musulmans, dont les neuf dixièmes de race non arabe, mais intéressés à la langue arabe en tant que musulmans ; puisque l'arabe est la langue liturgique de l'islam et a, d'autre part, historiquement témoigné de qualités exceptionnelles pour la transmission des disciplines scientifiques. Dans un passage célèbre, un grand savant Bèrûnî, mort en 440/1048, dit :

“C'est dans la langue arabe que les sciences ont été transmises, par traductions, venant de toutes les parties du monde ; elles y ont été embellies, s'insinuant dans les cœurs ; et les beautés de cette langue ont circulé

avec elle dans nos artères et dans nos veines et, s'il est vrai qu'en toute nation on aime à se parer de la langue aimée qu'on s'est accoutumé à employer selon ses besoins avec ses amis et ses compagnons, je dois juger par moi-même et par ma langue natal (Kharezmienne), où une science serait aussi étonnée de se voir éternisée qu'un chameau dans la rigole de la Kàba ou une girafe parmi des pur sang ; et si je compare l'arabe au persan, deux langues où je suis familiarisé et exercé, j'avoue préférer l'invective en arabe à la louange en persan ; et l'on reconnaîtra le bienfondé de ma remarque en examinant ce que devient un livre scientifique, une fois traduit en persan ; il perd tout éclat, sa portée s'éclipse, ses traits s'obscurcissent, son utilité s'efface ; la langue persane ne vaut que pour transmettre des récits historiques sur les souverains de jadis et rapporter des contes pour les veillées nocturnes (1)".

Ce double caractère de l'arabe, langue de l'apostolat religieux de l'islam et langue de transmission laïque des disciplines scientifiques, lui a fait jouer un rôle civilisateur prépondérant qui est loin d'être terminé, dans l'évolution culturelle de deux continents, l'Asie et l'Afrique. S'il y a progrès continu des écoles où s'enseigne l'arabe dans une province de Chine aussi lointaine que le Petchili, c'est que l'apostolat musulman s'accompagne d'un minimum de culture encyclopédique commune. Dans l'Inde, où les musulmans parlent le persan et l'hindoustani, langues profondément arabisées quoique indo-européennes, ce n'est pas seulement pour comprendre le Qur'an que l'on recourt aux livres arabes, mais pour mieux utiliser

(1) Allusion aux Mille et Une Nuits, dont le prototype est iranien ; ap. Bêruni, *Kitab al-saydana*, éd. Meyerhof, 1932, p. 13.

les termes techniques de toutes les sciences ; le meilleur dictionnaire de l'arabe scientifique a été fait il y a deux cents ans à Delhi par un Hindou, Tahanuwi. En Perse, où le réveil de la langue nationale est pourtant si vif, j'ai été très frappé, assistant à un contrat de vente immobilière solennelle à Ispahan en 1930, de constater que cet acte juridique était non seulement farci de mots arabes, mais n'était qu'une mosaïque de formules autoritatives arabes comme les actes notariés médiévaux qui, dans la France méridionale, propageaient l'application du droit romain. Enfin, en Afrique, qu'il s'agisse des milieux berbères ou nègres (je pense aux progrès si curieux du souahili), l'arabe se propage comme un instrument de pensée, une langue auxiliaire aidant les indigènes islamisés à prendre conscience des techniques.

3. Action directrice et discriminante de la langue arabe sur le clivage culturel des mentalités des peuples convertis à l'Islam.

Si l'étude des textes arabes nous a permis d'entrevoir, regardant en arrière, aux premiers stades de la formation de cette langue de civilisation, qu'elle avait accepté des infiltrations aryennes (hindoues, iraniennes et surtout grecques), tantôt simples encapsulations de procédés décoratifs, tantôt véritables acculturations structurales (1) et convergence d'intentions maîtresses, elles nous permet aussi d'apercevoir, en regardant en avant, tout autour de la frange d'expansion de l'arabe,

(1) Cf. les thèses contrastantes de Vogué sur l'originalité de la Sakhra umayyade à Jérusalem, et de G. Marçais sur l'art "roman d'Afrique" des Fâtimites ; de Sauvaget sur l'empreinte séleucide (Bérée) dans l'urbanisme musulman d'Alep, et de Gabriel sur l'appropriation seljoucide originale des thèmes byzantins dans l'urbanisme d'Istanbul et l'art monumental anatolien.

langue liturgique de l'islam, des clivages caractéristiques dans la mentalité des peuples conquis, dans le dispositif technique, grammatical, rhétorique, puis scientifique de leurs langues natales actuellement renaissantes. Et, symétriquement, on remarquera, chez les auteurs musulmans non arabes, qui se sont mis à penser et à écrire en langue arabe, certains substrats savoureux, trahissant leur terroir originel. L'arabe en effet, pour les musulmans convertis, joue un rôle civilisateur comparable à celui du latin chez les chrétiens d'occident et à celui du grec chez les chrétiens d'orient ; plus encore, puisqu'il est leur instructeur non seulement au spirituel mais au temporel (1).

Par la grammaire, la métrique, la rhétorique, la stylistique, la philosophie du langage, la langue arabe a exercé une action dominatrice sur les langues natales des pays islamisés, dont la mentalité propre se trouve s'exprimer petit à petit dans le cadre et la présentation spécifiques de l'arabe. Et c'est peut-être là que reside le motif le plus pressant recommandant l'étude de l'arabe comme instrument d'expression et de compréhension de la mentalité suivant le temps (et il y a 1.300 ans d'histoire) et suivant l'espace (l'islam va de Dakar à Pékin et de Kazan à Timor) du monde musulman tout entier, non seulement dans ses réalisations littéraires suivant le genre, la discipline et les auteurs que nous avons signalées en commençant, mais dans ses méthodes de réalisation artistique. Il n'est pas question d'aborder ici les transformations du malais, si importantes pour 70 millions de musulmans en Extrême-Orient, ni celles du souahili, capitales pour l'évolution des milieux bantous de l'Afrique centrale.

(1) Voir nos "éléments arabes et foyers d'arabisation ; leur rôle dans le monde musulman actuel", (ap. *Revue du Monde Musulman*, LVII, 1924, 1.-157).

On prendra seulement, en les comparant à l'arabe comme base, les deux autres littératures musulmanes principales, l'iranienne et la turque : et l'on apercevra vite toute l'ampleur des différenciations et des contrastes que les auteurs musulmans écrivant en arabe nous permettent d'étudier dans leurs œuvres, suivant que leur langue natale, au lieu d'être l'arabe, fut l'iranien ou le turc.

La mentalité arabe, nous l'avons dit au début, relève, dans sa présentation de l'idée, des exigences de la grammaire sémitique, l'iranienne de la grammaire indo-européenne et la turque de la grammaire touranienne. La syntaxe sémitique est gnomique ; elle impose l'idée ex-abrupto dans un ordre dialectique, intentionnel ; mots rigides, aux racines fixes, consonantiques ; avec des nuances vocaliques flexionnelles pour l'acceptation. Les temps verbaux sont absolus, concernent l'acte pur, l'ordre des mots est lyrique, saccadé, disruptif.

La syntaxe indo-européenne est périphrastique. Elle impose les concepts suivant un ordre logique, formel. Les mots, instables, nuancés, aux finales modifiables, aptes aux oppositions et aux combinaisons. Les temps verbaux sont relatifs à l'agent, l'ordre des mots est didactique, analytique, hiérarchisé.

La syntaxe des langues agglutinatives, ici celle du turc, est picturale. Elle insinue le suggestion suivant un ordre décoratif mnémotechnique ; la chaîne consonantique des mots est liée à leur système vocalique par une correspondance stricte, radicale ; il y a de nombreux suffixes en cascade, en "mosaïque cloisonnée" (1) ; les temps verbaux sont instantanés, relatifs à l'événement, à l'action du moment ; l'ordre des mots est agglutinatif synthétique, la subordonnée

(1) Le mot est de J. Dony.

completive avant la circonstancielle de lieu et l'incidente avant la principale.

Si, dans toute langue, l'intention pointe dans la vocalisation des mots qui tonalise les racines, en arabe la vocalisation est un accident extérieur de flexion ; tandis qu'en indo-européen, la vocalisation ne varie qu'avec les suffixes formatifs, désinentiels ; et qu'en turc la vocalisation est liée aux consonnes radicales. En arabe, la même racine peut prendre toutes les vocalisations suivant le rôle fonctionnel qu'elle reçoit ainsi ; en indo-européen, l'altération vocalique (apophonie) modifie de façon durable le sens de la racine, soit dans les substantifs, soit dans les verbes. En turc, l'alternance vocalique, soumise à une harmonie immuable, est liée à l'essence même des consonnes radicales.

L'étude du rôle des voyelles nous mène au seuil de l'évolution de la musique dans le monde musulman. Et là, les textes arabes, vu l'extension géographique de l'Islam, nous sont précieux, en enregistrant distinctement au moins trois conceptions différentes. Si les premiers théoriciens de la musique arabe, comme Farabi, sous l'influence hellénistique, s'attachent avant tout aux voix, aux chœurs, au contraste des notes en hauteur, cela manifeste la tendance indo-européenne qui s'oriente vers une polyphonie simultanée, une harmonie à base vocalique.

Mais la virtuosité des exécutants s'attache davantage aux timbres, aux instruments à friction, tendent à réaliser des mélodies rigoureusement *modales* (1) et cela

(1) Les noms de la plupart de ces modes (rast, nehavend, sygah...) sont pris à la langue iranienne, mais le "modalisme" a surtout pris son essor avec les Seljoucides, dont l'iranisation de surface ne doit pas faire oublier le "turquisme" fondamental (organisation politique et juridique, etc.) ; cf. ces miniatures dites persanes d'époque ouzbèke, dont l'atmosphère culturelle est turque.

est plutôt du ressort des langues agglutinatives.

Enfin la masse des auditeurs est avant tout perméable à la musique scandée, aux airs de danse, à la percussion ; musique fondée sur des patrons *rythmiques* distincts, entrelacés de coups frappés, soit mats (tik), soit sonores (tum), avec des silences des scansion, sans grand souci des variations de hauteur entre les notes très rapprochées ; et cette prédominance réfère au substrat éthiopien du peuplement sudarabique primitif, comme aujourd'hui au substrat nubien en Égypte.

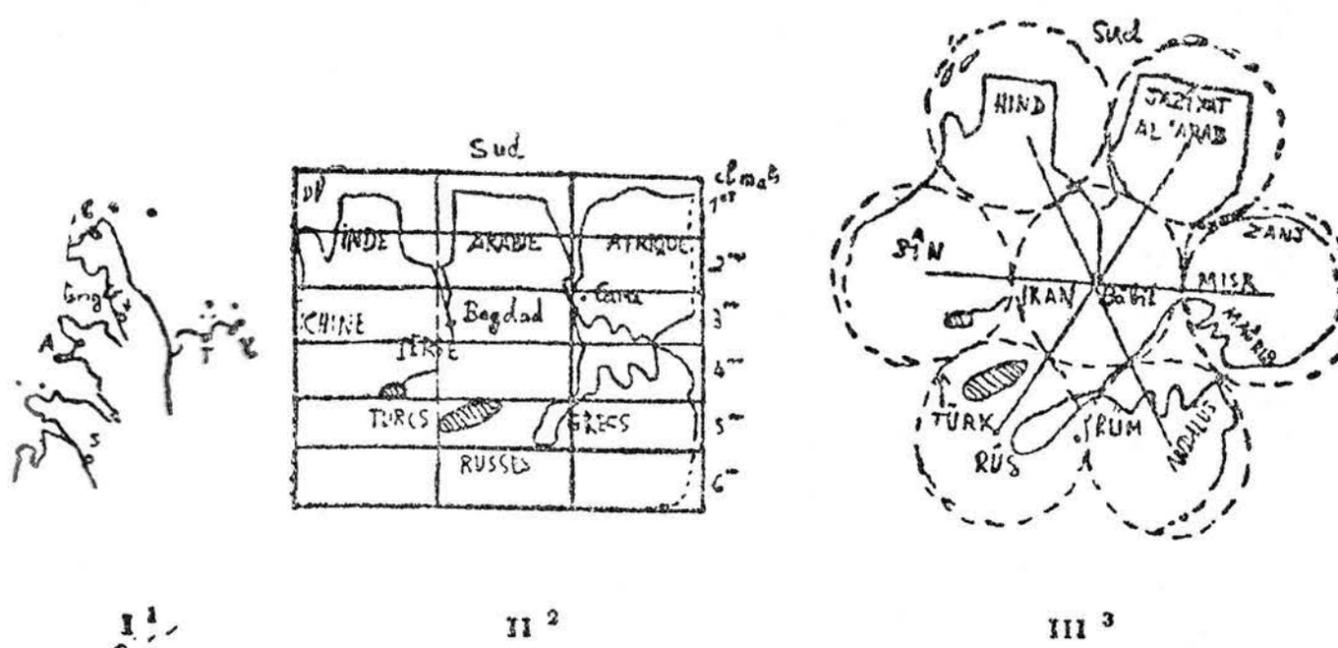
C'est ainsi que la littérature arabe, sise au carrefour central des échanges sociaux du vieux monde, entre Asie, Afrique et Europe, nous permet, à travers ses nuances, de prendre conscience du contraste entre les différentes méthodes de réalisation artistique employées parmi les hommes. Des études récentes de la psychologie typologique et de la morphologie comparée, on peut, en effet, déduire la permanence de plusieurs systèmes distincts et complexes d'invention artistique, caractéristiques de cultures distinctes. On ne saurait les rattacher exclusivement à des ensembles de particularités linguistiques, comme nous l'avons fait ici, en commençant, pour la matérialisation immédiate d'une idée suivant une série de mots et de phrases. L'invention artistique peut, en arabe, comme en grec ou en chinois, gauchir, recourir à des ruses de construction précisément intentionnelles qui les font s'évader de ses modèles normaux, grammaticaux, rigides, de présentation des idées : pour nous entraîner eu delà. Ibn Rushd, après Ghazâlî, a étudié la question, à propos des différentes marches de l'argumentation envi-

sagées dans l'organon aristotélicien (1). Et c'est ce que nous voudrions généraliser ici même.

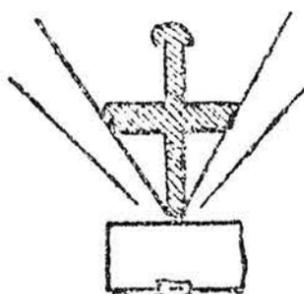
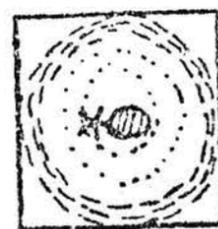
Selon la première marche d'argumentation, la dialectique négative, l'objet, qui reste particulier (cf. l'anomalistique stoïcienne), et qu'on maintient hors de soi jusqu'au bout, est atteint en un duel linéaire par attaque en vue plongeante, par perspective cavalière profilant les objets suivant un "point de vue" : ce qui donne, dans l'art des jardins, le jardin paysager chinois qui reste l'idéal, tant au Japon qu'en Turquie (Eyoub) : où se juxtaposent de façon fortuite les traits et les nœuds invariants du décor. Comme, en cartographie, les portulans sans axe de construction des pilotes arabes de l'Océan Indien. Comme en miniature orientale, le "blasonnement" manichéen, où les métaux lumineux s'échappent hors des couleurs impures. Dans ce premier genre de "champ idéologique" pour "fonctions conceptuelles" (2), l'évolution d'ensemble tend vers une condensation des contacts linéaires en domaines affrontés : le duel devient attaque frontale massive, le jardin ébauche un équilibre de massifs colorés (géométrie de situation), la cartographie encadre mers et terres fermes en compensant les dimensions. Et cela correspond en mystique au détachement plénier vis-à-vis des choses qui passent, dégoûtent, et qu'on rejette (se souvenir des trois astres de la vision d'Abraham dans le Qur'ân).

(1) Depuis l'insertion de la *topique* et de la *poétique* dans l'organon (Van den Bergh) ; Ibn Rushd, *Manâhij al-adilâi* 19 ; comp. Ghazali, *maqâsid* ; 9, et *qistâs*, 26, 58 ; Akhdar trad. Luciani (cf. *Rev. M. Mus.*, L. ; 181), Tauler, *Inst.*, XXXV, S. Juan de la Cruz, trad., 1903, max., No. 244 (—montée, II, p. 11-13 ; nuit, I, p. 9)

(2) Mots de G. Dumézil.



La seconde marche d'argumentation, la syllogistique, c'est l'attaque de biais (introduction d'un *tertium quid* : Aristote contre les Eléates) la percée

IV⁴V⁵VI⁶

oblique de l'analyse, la brèche logique produite dans l'objet par une raison discursive envahissante ; comme, dans l'art des jardins, les parterres d'eau et les bos-

(1) I. Portulan de Safaqui (1551) ; côte marocaine, Salé, Tanger, Ceuta. Velez.

(2) II. Projection rectangulaire des 6 climats (d'après Yaqut, *Buldàn*, I, 29).

(3) III. Projection des 7 kiswâr (id., I, 27 et Beruni, *Tafhim*, 240).

(4) IV. Semis irréguliers (jardin paysager japonais ; cf. 1. Ryoan-ji, à Kyoto ; 2. Hojo, Daitoku-ji, à Kyoto. plans ap. Tsuyochi Tamura, *Art of the landscape garden*, 1936., p. 23, 41).

(5) V. Jardin classique (Versailles ; cf. Farahâbâd (Ackermann, ap. Pope *Survey of Persian art*, II, 1435).

(6) VI. Jardin clos.

quets taillés (ars topiaria) échelonnés jusqu'à l'horizon chez les Médicis et à Versailles (cf. aussi l'Agdal de Marrakech). Comme, en cartographie, la projection suivant des coordonnées orthogonales (rose des vents, rumb des marins) permettant ainsi une extension indéfinie du cadre (cartes arabes imitées de Ptolémée). Comme, en peinture occidentale, la subordination de la polychromie à l'éclaircissement centré des formes (dès l'époque gréco-romaine). Et, dans la compositions du lieu des mystiques, cela correspond à la recherche hiérarchique, graduellement purificatrice, du plus parfait.

La troisième marche d'argumentation "poétique" analogique et "unitive", c'est l'attaque du sujet par double enveloppement, "poliorcétique", harcèlement concentrique intermittent (karr wa farr bédouin) comme l'attaque des cavaliers nomades, cette aspiration artistique qui nous transporte en dehors de nous, au centre même de l'objet ; car nous ne voulons pas seulement le délimiter, et le connaître, mais le comprendre, le savourer en nous nous y identifiant : dans son centre, là où notre pensée le rassemble (cf. Plotin) (1). Comme, dans l'art des jardins, le paradis babylonien (et persan) primitif, massant les quinconces d'arbres autour du kiosque central et de la pièce d'eau, faits pour centrer le recueillement de la pensée, prise au piège, au miroir de la contemplation (2). Comme en cartographie, la représentation circulaire, le procédé archaïque des 7 kishwârs sassanides, adopté par leurs premiers disciples arabes (Istakhri) (3) : l'œcu-

(1) Cf. pénétrantes recherches de Grabar sur l'esthétique de Plotin et son influence sur l'idéal artistique byzantin.

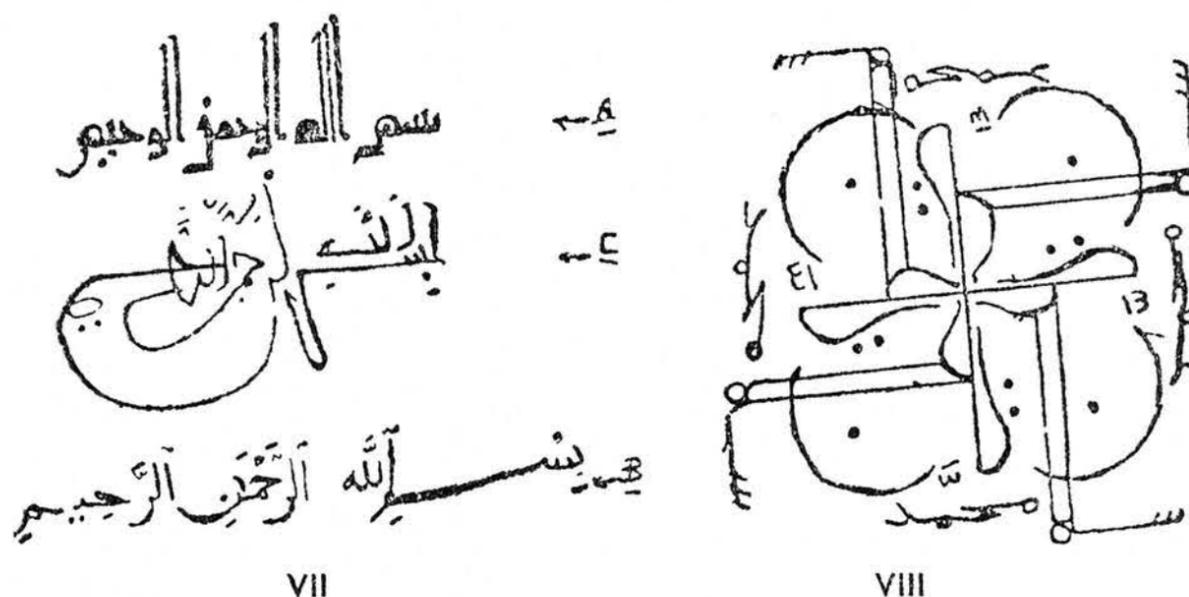
(2) Cf. nos "Méthodes de réalisation artistique des peuple de l'Islam" ap. revue "Syria", Paris, 1921.

(3) Yâqut, Mu'jam al buldân, I, 27 ; Bêrânî. *Tafhim*, éd. Wright, 240.

mène est projetée sous la forme des 7 cercles, un central et 6 périphériques, tangents entre eux et d'égal rayon ; procédé qui tend à réaliser une structure indépendante d'un système de coordonnées spatiales, et n'ayant à poser qu'une origine. Comme, en iconographie byzantine, la transfiguration des couleurs par les fonds d'or rouge ; cela correspond en mystique à l'inhibition si caractéristique de la réflexion dans l'extase : quand toute méditation discursive est abandonnée.

Les conditions géographiques et historiques de l'expansion de la langue et de la littérature arabes les ont ainsi amenées à refléter pour nous ces tendances distinctes en des images à contours caractéristiques, dont l'étude rendue possible est, pour comparer les cultures, essentielle. Il existe pour tout le monde musulman des procédés de figuration artistique communs portant témoignage, comme la littérature elle-même, de ces diverses orientations. Nous n'en citerons qu'un, mais saisissant, l'écriture, la *calligraphie*. L'alphabet arabe a conquis tous les pays musulmans, persans, hindous, malais, turcs, balkaniques, souahilis, universalisant une calligraphie pourtant symptomatique des tempéraments collectifs (races), une graphologie pourtant révélatrice des caractères personnels (individus), et toutes deux basées sur les 28 lettres arabes. L'écriture arabe nous donne une base commune d'appréciation morphologique et psychologique pour toute l'étendue des nations musulmanes. Or, on y retrouve : d'abord la tendance sémitique fondamentale d'individualisation de chaque lettre de l'alphabet : tendance du *coufique*, de l'andalûsiya primitive, où les finales originellement distinctes (r, z ; n, b), sont de plus en plus différenciées, en aboutissant au *coufique qarmati*, et n'ont pas besoin d'être ponctuées (en graphologie, c'est le passage des finales à encoches des lymphati-

ques, aux finales à hampes des nerveux). Puis une tendance secondaire de plus en plus importante, celle du *neskhi* matérialisant le principe de la projection linéaire ouverte de l'écriture, ce qui a abouti, par un progrès logique vers l'abstraction et la sténographie (influence scientifique, donc étrangère, hellénistique), à assimiler de plus en plus, en les nivelant, les incurvations des différentes lettres : recourant, pour les différencier les unes des autres, à des barres ou points suscrits ou souscrits (en graphologie, finales (1) à barres horizontales des bilieux). Enfin, dans les calligraphies sultaniennes (qarmatî flamboyant des tirâz ; *dîwânî* officielle, et tughrâ turques), il y a résurgence d'une autre tendance, très archaïque, celle qui replie circulairement la ligne, faisant du mot à plusieurs lettres un monogramme polygonal presque



fermé, où les volutes terminales des lettres composantes s'entrelacent en un tout, bloqué comme un idéogramme (en graphologie, finales en volutes et zigzags des sanguins).

(1) Véritable *i'râb* graphologique.

(1) VII. Formule arabe de la *basmala* : a) en coufique ; B) en neskhi ; C) en monogramme (cf. *Enc. Islam*, s.v, Arabie, pl. V ; Coran du Caire, éd. 1347, p. 1 ; Ibn abî Jamra, ms., Paris 695, f. 230 b).

(2) VIII. Formule arabe des Neseïris: "Ali-Mohammad-Salmân" (ms., Paris, 1450 f. 65 a).

Les remarques comparatives qui précèdent, sur les diverses tactiques de la pensée, avec exemples pris à l'art de l'écriture et à la cartographie, à l'iconographie et à l'art des jardins, soulignent que les textes arabes nous aident à y accéder à cause du caractère schématique et gnomique de leur langue. Terminant par la considération des diverses marches de l'argumentation, telles que les avaient posées les philosophes grecs, et telles que la philosophie arabe les a condensées, nous pouvons indiquer que nous avons bien là cette base commune recherchée en commençant.

Si les études sanscrites, en Europe, ont pu modeler si efficacement leurs progrès sur ceux des études gréco-latines, ce n'est pas en spéculant sur les racines indo-européennes primitives communes au sanscrit, au grec et au latin ; c'est parce que la pensée indienne, à travers la langue sanscrite avait su transposer et utiliser la syllogistique grecque (école du Nyaya) et le canon esthétique grec (sculpture gréco-bactrienne), que nos sanscritisants ont dégagé et maîtrisé la structure psychologique des écoles indiennes.

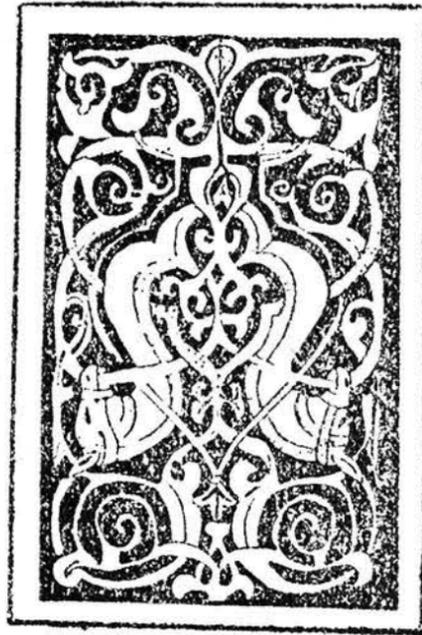
De même, pour promouvoir parmi nous, en Europe, l'étude textuelle de la culture arabe, la comparaison des méthodes de pensée appliquées en grec et en arabe, est fondamentale (1).

C'est dans une atmosphère musulmane arabe, à Fès, à la fin du IXe. siècle, qu'une esquisse de grammaire comparée s'ébauche avec la critique, par Jeh. Quraysh des documents dialectaux d'Eldad ha Dani (cf. à la même époque les remarques du médecin Râzî

(1) D'où l'importance des recherches de Ryssel, Baumstark et Tkatsch pour dégager les normes des traducteurs qui ont traduit les textes philosophiques grecs en syriaque et en arabe ; des recherches de Cumont, Pelliot, Schaeder et Polotsky sur les traductions des Ecritures manichéennes, où l'on va du chinois au copte.

sur les déficiences, en arabe, des moyens d'expression ; reprises au XIIe. siècle par Elias de Nisibe, comparant l'arabe à l'araméen). Et ce sont les hérésiographes musulmans de langue arabe qui ont systématisé, Asin Palacios l'a justement observé à propos d'Ibn Hazin, la science des religions en tant que discipline autonome.

LOUIS MASSIGNON



1900

et

1950

Il est de mode en ce moment de comparer l'époque présente et celle qui a tourné autour de cette date fatidique : 1900. Celle-ci vous paraît-elle vraiment avoir été celle de la douceur de vivre ? Fut-elle à votre avis brillante et belle ou bien vous semble-t-elle de loin ridicule, comme à beaucoup de personnes qui en voient les toilettes au cinéma ? Telles sont les questions qu'on pose aux survivants.

Eh ! répondrai-je, toutes les époques ou à peu près se valent. L'essentiel en est identique. Les hommes y vivent, y aiment, et y meurent. La condition humaine est la même en tous les temps, surtout dans le même pays, sous le même climat. Et cela n'est pas vrai seulement des époques relativement voisines, comme 1900 et 1950. Il est probable que les Gallo-Romains contemporains d'Ausone, trois cent cinquante ans après Jésus-Christ, qui vivaient sur la même terre que nous, qui voyaient les mêmes ciels, les mêmes hivers et les mêmes étés, qui buvaient les mêmes vins et mangeaient du pain fait avec le même blé, dans une époque troublée profondément mais encore ordonnée sous la paix romaine, ne devaient pas avoir en Gaule une existence extrêmement différente de la nôtre : les paysans cultivaient leurs terres, les marchands vendaient leurs marmites ou leurs draps,

les soldats faisaient l'exercice, et dans les belles villas Gallo-romaines, les gens à l'aise menaient une vie analogue à celle que leurs symétriques mènent précisément à la campagne ou à la mer cet été, dans des maisons dont certaines portent encore le nom de villas. Et si quelques-uns d'entre-eux levaient parfois le front vers le nord-est et scrutaient l'horizon, n'en faisons-nous pas autant ?

* * *

On peut donc trouver des analogies vraisemblables même entre les Gallo-Romains et nous, à plus forte raison réduira-t-on les différences de 1900 à 1950 à des nuances plus légères que celles du cou de la colombe et aussi difficiles à distinguer. Les années sont faites de jours qui s'enchaînent, et il en est des époques comme des âges : on en change sans s'en apercevoir. Seuls de grands événements apportent pendant qu'ils se déroulent quelque chose de vraiment différent dans l'enchaînement insensible des mois.

Mais, je le répète, en dehors des grandes catastrophes, les moments de l'histoire chez un même peuple se ressemblent étrangement. Entre les romantiques et nous, par exemple, il semble qu'il y ait de grandes différences : costumes, mœurs, littérature, régime politique. Mais il y a encore bien plus de ressemblances que de différences : il y a la vie. J'y pensais en passant ces jours-ci sur le quai Malaquais et en levant les yeux vers la fenêtre de l'étage où ont commencé les amours fameuses de Musset et de George Sand. C'était en Juillet également, par cette même fenêtre le jeune Alfred et la jeune George regardaient le même Louvre, la même rivière, les mêmes arbres des Tuileries au loin. Les nuages couraient avec les mêmes formes dans le même ciel,

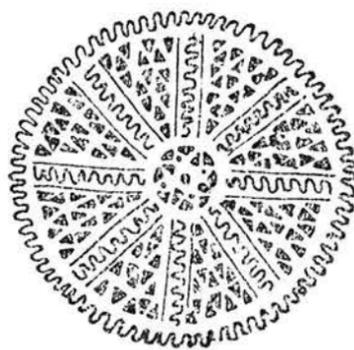
les passants faisaient sur les bords de la Seine les mêmes taches noires mouvantes, les mêmes monuments de Paris se dressaient ça et là sur les pâleurs fines de l'Île de France. Il y avait des cafés, des restaurants, des fleuristes, des artisans tiraient des voitures à bras ; les messieurs faisaient des visites aux dames ; deux confrères s'abordant disaient du mal d'un troisième. Et dans le petit studio de George, Alfred lui murmurait les éternelles paroles de l'amour.

Essayer d'établir des différences foncières entre 1900 et 1950 — sauf peut-être des différences économiques — me paraît un exercice bien vain. L'essentiel demeure le même. Le reste c'est de la couleur locale, c'est-à-dire de l'accessoire, dont la proportion faussée fausse l'histoire.

J'ajouterai que l'époque de 1900 n'a pas été tellement celle de la douceur de vivre qu'on le croit aujourd'hui. La vie humaine est dure et l'a toujours été. Et c'est ce que disaient à leur façon les écrivains d'alors, Zola et Daudet qui venaient de mourir, Becque, aigu comme son nom, le triste et grand Loti, et même l'ironique France.

FERNAND GREGH

*Président de la Société des Gens
de Lettres de France.*



DE L'ACTUEL

Mon lecteur n'est point sans avoir remarqué le ton systématiquement louangeur, pour ne pas dire dithyrambique, de la plupart de nos critiques à l'égard de la présente littérature. Ils ne peuvent nommer un auteur sans parler de son "beau livre", de "son exquise sensibilité", quand ce n'est pas de sa "magnifique maîtrise", ou de son "génie". Ils ne motivent généralement point ces jugements et offrent ainsi des bouquets qu'ils ne payent pas. Un trait constant chez eux est de saluer le roman "si vivant" de celui-ci, les poèmes "si vivants" de celle-là, l'étude si "vivante" d'un troisième ; comme si une œuvre ne pouvait pas être vivante sans posséder l'ombre d'une valeur intellectuelle, voire artistique ; comme si tel roman d'une petite femme piaffante, duquel on ne parlera plus dans six mois, n'était pas infiniment "plus vivant" que *l'Éducation sentimentale*. L'éloge est souvent d'ailleurs purement automatique et n'empêche pas l'éreintement dans le détail. Ainsi Delacroix, dans le *Traité de psychologie* dirigé par Dumas, ruine toutes les thèses du bergsonisme ; après quoi il proclame leur auteur un des plus grands penseurs que l'histoire aura vus. On songe à la fameuse information : "A part cela, Madame la Marquise, tout va très bien".

En fait de critique, nous vivons présentement sous le signe de Philinte.

D'où vient cet acquiescement, on peut dire délibéré, de nos archontes à la production de leur temps ?

J'y vois des causes pratiques. S'exprimer librement, voire sévèrement, sur certains "maîtres" du jour, c'est affronter les foudres de tout un monde, qui n'admet pas qu'on déboulonne ses dieux; or, le critique n'est pas tenu d'être un héros. Ajoutez l'esprit de corps, dont je croyais dans ma jeunesse qu'il était le propre des militaires et des magistrats, et dont j'ai vu qu'il existait fort bien chez les littérateurs, voire chez les philosophes. Je l'ai constaté chez ces derniers lorsque, il y a quelques années, un profane ayant attaqué Bergson, tous se levèrent contre l'impie, même ceux qui partageaient ses vues, au nom de la confrérie. Au vrai, je devrais parler ici des professeurs de philosophie plutôt que des philosophes. Voici trois de ces derniers qui furent très durs pour leurs adversaires : Descartes, Renouvier, William James : aucun n'était professeur de philosophie. Enfin la louange des confrères n'a pas pour seul effet d'éviter des ennuis, elle porte des avantages. "Je dis que ton livre est beau, tu le diras demain du mien". La république des camarades existe ailleurs qu'au politique.

*
* *

L'adhésion de nos critiques à la littérature contemporaine tient à une autre cause, beaucoup plus grave : ils *aiment* cette littérature, ou du moins décident de l'aimer, non pas tant en raison des valeurs qu'ils lui trouvent que parce qu'elle est celle de leur temps, elle est la *leur*. Ils exigent que le critique aime son temps,

du moins qu'il se sente quelque solidarité avec lui. S'en vouloir totalement détaché, le juger comme si on n'en était pas, leur semble une trahison, comme de le vouloir de sa patrie.

La volonté d'investir d'un caractère privilégié les œuvres de notre temps, parce que de notre temps, s'affirme de nos jours avec une force particulière : ici, on confère une attention spéciale, pour ne pas dire unique, à la "jeune" poésie, à la "jeune" philosophie ; là, un maître (Rimbaud) déclare : "Soyons absolument modernes", un autre (Proust) : que ce qui date de plus de cinquante ans "ne l'intéresse pas" ; un autre (Claudel) clame sa religion pour "la minute présente" ; un autre (Gide) : "Quoi de plus absurde que : *Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ?* s'il n'est dit avec ironie". Etre de son temps confère par cela seul une valeur à une œuvre. J'entends dire couramment d'un auteur : "Sans doute, il n'est pas grand, mais il est si bien de notre temps". Un critique déclare que tel romancier (Malraux) est le plus grand parce qu'il est "le plus contemporain". Un autre veut que la valeur d'un roman soit tout entière et uniquement dans la justesse avec laquelle il peint la génération de son auteur. Un professeur de Faculté m'assurait récemment que la littérature surréaliste est grande puisqu'elle est celle de l'époque. Ce mode d'évaluation atteint la philosophie ; un philosophe (Hamelin) qui traite d'un des problèmes les plus profonds que puisse se poser la pensée humaine, le problème des catégories, s'est vu l'objet du dédain de ses confrères parce que ses préoccupations "n'étaient pas celles de son temps". Tant d'actuel entre-t-il au cœur des immortels ?

En vérité, au degré près, le culte des critiques pour les hommes de leur temps exista toujours. On peut

même dire que, par une sorte de revanche tacite, il est d'autant plus grand que ceux-ci le sont moins. Claudien fût fêté comme ne le fut point Virgile ; Callimaque à joui d'une gloire qu'ignorèrent Sophocle et Platon ; Valéry aura été l'objet d'une dévotion que ne connurent ni Goethe ni Victor Hugo ; Giraudoux le centre d'un hosanna qui ne monta ni autour de Molière ni de Musset. Récemment un musicien aimable, Reynaldo Hahn, fut honoré d'un service funèbre tel qu'on n'en eût pas décerné de plus somptueux à Beethoven ou à Wagner. Le fait, très naturei, est que toute époque veut avoir des grands hommes et que, lorsqu'elle n'en a pas, elle les invente. On pense au mot que Barrès disait au politique, mais qui vaut au au moins autant au littéraire : "Certains hommes parviennent au plus hautes places, ce n'est pas que leur mérite les y désigne, mais qu'il faut absolument que ces places là soient occupées". Ces places là peuvent être le cercueil des obsèques nationales. Exemple, Delille, d'autres plus récents.

Ce culte mécanique des critiques pour leur temps comporte un mal qu'on ne divulgue pas assez. On dénonce à son de trompe ceux qui subornèrent leur époque en méconnaissant de grands artistes : Baudelaire, Rimbaud, Bizet, César Franck. On ne dit rien de ceux qui la trompèrent en déifiant de faux dieux : Thomas Corneille, Delille, Casimir-Delavigne, Meyerber, pour ne parler que des morts. Ce second cas me paraît même plus grave ; car le public admire ceux que la curie exalte, alors qu'il se contente d'ignorer ceux qu'elle ne sait pas voir.

Pour en revenir à la critique cortemporaine à l'égard des auteurs de notre temps, je constate qu'elle consiste le plus souvent, surtout dans les jeunes revues, en un acte d'amour beaucoup plus que de jugement.

A l'égard de certains (Péguy, Claudel, Bernanos, Valéry, Malraux), ce sont de pures hagiographies, proprement dénuées de toute critique, si celle-ci implique une maîtrise de soi en face des œuvres. On proclame d'ailleurs que la fonction du critique est de "sympathiser", chose tout autre que de juger, encore qu'elles ne s'excluent point. Cette complaisance de la plupart de nos aéropages pour la littérature du jour, quel effet produit-elle sur le lecteur ? Je le vois double.

D'une part, la louange d'un livre ne l'émeut plus, et d'autant moins qu'elle est de plus haute tension, alors que, même en son survoltage elle peut être méritée. D'autre part, celui qui porte sur cette littérature quelques verdicts sévères, s'il encaisse nécessairement les horions des littérateurs, pourrait bien avoir pour lui le suffrage du public, si celui-ci trouve cette sévérité justifiée. C'est ce qui arriva récemment à un auteur que je connais, pour autant qu'on se connaît soi-même.

II

DU PÉRIMÉ

Je n'apprends pas à mon lecteur, qu'une des armes constamment brandies aujourd'hui pour écraser un adversaire est de lui lancer à la tête qu'il n'est pas "à la page", qu'il "a oublié de remonter sa montre", que sa position est "périmée". Cette attitude, pour autant qu'elle est de bonne fois, confond, chez l'Homme deux sortes de pensées profondément distinctes : d'une part celles qui changent et doivent changer, parce que

les circonstances qui les suscitèrent, les conceptions qui y présidèrent, ne sont plus ; il est certain que la Constitution française de 1875 est périmée, l'explication cartésienne du monde est périmée ; d'autre part, celles qui sont anciennes mais n'en restent pas moins parfaitement valables ; rien n'est moins "périmé" que deux et deux font quatre. Au vrai, les pourfendeurs ici en cause ne visent que les pensées de la première sorte et n'admettent rien de fixe dans l'esprit humain, où ils veulent que tout soit "incessante mouvance". Suivons ces croisés dans quelques domaines.

* * *

D'abord dans le domaine scientifique. Leur cheval de bataille est la "nouvelle physique", du haut de laquelle ils proclament que la raison ignore tout principe semblable à lui-même à travers l'histoire, mais qu'elle se transforme de fond en comble sous la poussée de l'expérience, comme elle l'aurait déjà commencé précisément avec la nouvelle science. C'est la thèse des "âges de l'intelligence". La vérité est que, devant l'inattendu de l'expérience, la raison change ses principes dans *la complexité de leur application, mais aucunement dans leur nature*, comme Brunschvicg se l'est entendu dire, en de fameuses séances de la Société de Philosophie au sujet du principe de la causalité. De même un Einstein et un Louis de Broglie ont-ils déclaré en ces assises que, si l'expérience les forçait à corriger ce que l'idée de déterminisme avait jusqu'ici de trop absolu, de trop peu nuancé, dans son application, ils ne l'abandonnaient nullement dans sa substance, vu qu'elle restait pour eux la base de toute attitude scientifique. Au surplus, un de leurs collègues rappelle que la nouvelle physique "repose sur la logique classique" On n'a jamais songé, obser-

ve-t-il, “à introduire une imprécision intrinsèque dans la logique. Une telle supposition vicierait tous son raisonnements” (1). Retenons, chez certains savants actuels, cette fringale du changement, cette horreur de toute constance de l'esprit.

*
* *

Sur le plan moral, la thèse de nos mobilistes — de nos “dynamistes” — consiste à décréter qu’il n’existe dans la conscience humaine aucun principe de morale fixe, les idées morales étant dans un “perpétuel devenir”, déterminées par les circonstances et variant avec elles. C’est là thèse des Allemands déclarant en 1914 que la violation de la Belgique était conforme à la justice *du moment*, qu’il n’y en a pas d’autres, et qu’elle voulait alors le triomphe du monde germanique; c’est celle du marxisme, décrétant qu’il ne sait pas ce que c’est que la justice *abstraite*, identique à elle-même par dessus les temps et les lieux, que la notion de justice n’a de sens que par rapport à un état économique déterminé, qu’elle est par conséquent essentiellement changeante. Faut-il répondre que la notion de justice abstraite semble fort bien exister au cœur de l’homme ? J’ai idée que les peuples que Nabuchodonosor tirait par les routes de Chaldée avec un anneau dans le nez, l’infortuné que le seigneur du Moyen-Age attachait à la meule en lui arrachant sa femme et ses enfants, l’adolescent que Colbert enchaînait pour sa vie au banc de la galère avaient fort bien le sentiment qu’on violait en eux une justice éternelle et aucunement que leur sort était juste étant données les conditions économiques de leur époque. J’ai idée que, contrairement à ce qu’ordonnent les séides du “devenir his-

(11) M. Winter, “La physique interministre”, *Revue de Métaphysique et de Morale*, Avril 1929.

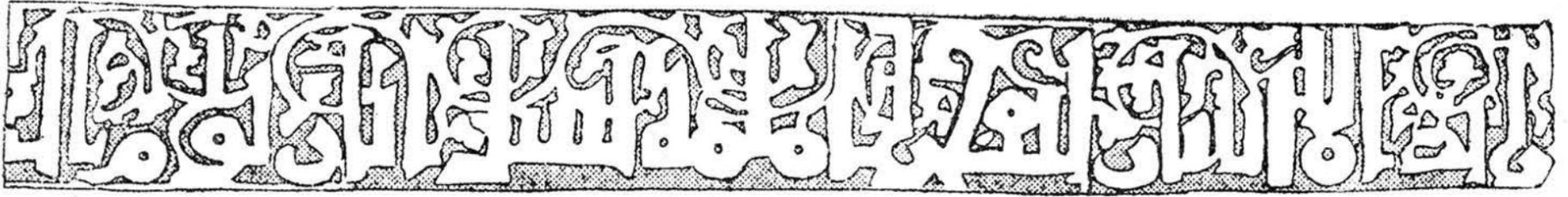
torique”, la conception que ces malheureux avaient de la justice “allait plus vite que l’histoire”.

Un mot toutefois, avant de quitter ce sujet, pour les apôtres des “morales dynamiques”. Ils aiment beaucoup nous dire depuis dix ans que, si la France a été vaincue en 1940, c’est parce qu’avec ses valeurs de justice, de raison, de vérité, elle avait un idéal *statique*, alors que son adversaire portait au plus haut point un idéal *dynamique*. La France n’a pas du tout été vaincue parce qu’elle avait un idéal statique ; les Anglo-Saxons ont le même et connurent la victoire. Elle a été vaincue *parce qu’elle a manqué du dynamisme nécessaire pour défendre cet idéal statique* : dynamisme qu’avaient montré ses aînés de 1792 et de 1914, et qu’ont retrouvé ses maquisards de 1944.

* * *

On sait le procès du “périné” en matière esthétique, le haro poussé sur ceux qui croient à certaines conditions éternelles de l’œuvre d’art, l’exaltation de l’“art nouveau”, si insensé soit-il, par le seul fait qu’il va de l’avant, renverse tout. Si on demande quel est le fondement de pareilles furies, il semble bien que ce soit la soif de sensation propre à notre époque, ce qu’un historien a appelé son belphégorisme. Le mouvement est évidemment beaucoup plus “sensationnel” que l’arrêt, l’incessamment changeant plus que le fixe. Il est d’ailleurs certain que ces derviches-tourneurs ont leur utilité en face des ossifiés qui entendent que rien ne change. Reste à savoir si nous sommes condamnés à ne pouvoir que choisir entre ces deux malheurs.

JULIEN BENDA



Le Livre de la Compensation et de la Bonne Fin

(suite et fin)

XIV —SAHL IBN SHONAIF ET IBN BISTAM

A bu Dja'far me dit :
“Quand Ibn Al-Khalidj se fut emparé de Fustat et de ses environs, les agents d'Abu Ali Al-Hussein le Madara-ide (1) subirent toutes les rigueurs d'Ahmed Ibn Sahl Ibn Shonaif. Al Khalidj fut bientôt vaincu, arrêté et reconduit en Iraq. Quelques mois plus tard, Abul Abbas Ahmed el Bistâm arriva en Egypte comme adjoint au directeur des finances Abu Ali Al Hussein Ibn Ahmed. On l'avait chargé de rétablir l'assiette de l'impôt foncier qu'Ibn Al-Khalidj et ses complices avaient dilapidé.

N.D.L.R. Nos lecteurs ont pu lire dans le No. d'Avril 1949 p. 386 de larges extraits de l'excellente étude de Mlle. Pauline Guirguis sur Ibn ad-Daya, auteur arabe qui vivait au Caire entre 240 et 334 de l'Hégire. On trouvera ici la suite de la traduction du *Livre de la Compensation et de la Bonne Fin*, cf. le No de Mai p. 486, Juin p. 45, Septembre p. 136. Octobre p. 208, Novembre p. 39 Décembre p. 98 et Janvier 1950 p. 212.

(1) Dit Abu Ali, Intendant des Finances sous le gouvernement d'Ahmed Ibn Tulun. S'étant révolté contre les Tulunides, il passa dans le camp de leurs ennemis et s'allia à Muhammed Ibn Sulaiman qui lui confia de nouveau la direction des finances en 292/905.

Or, dans le compte-rendu qu'Abou Ali avait adressé à son adjoint, concernant les fermiers qui relevaient de Bagdad, Sahl Ibn Shonaif était calomnié de la manière la plus noire.

— Il verra bientôt ce que je lui ferai, dit Abul Abbas.

Quand on eut rapporté cette menace à Sahl Ibn Shonaif, il en eut une si grande frayeur qu'il en devint sombre. Inscrit au nombre des insurgés, il comparut avec eux. Mais en le voyant venir, Abul Abbas se leva presque pour aller à sa rencontre, l'éleva même au-dessus de ses amis les plus intimes en le plaçant près de lui. Puis faisant signe à Ibn Hobaish, il lui murmura quelque chose à l'oreille et celui-ci de répondre à haute voix :

— Oui, parfaitement.

Sur quoi Abul Abbas accorda la liberté à Sahl Ibn Shonaif et le laissa partir.

— Avez-vous connu cet homme auparavant ? lui demanda Abu Ali.

— Du tout, par Dieu, répondit Abul-Abbas. Mais en le voyant venir, j'ai cru voir mon père, car il lui ressemble beaucoup.

C'est ainsi que Dieu, dans sa grande miséricorde permit que Sahl Ibn Shonaif fût rassuré. Abul Abbas le combla même de faveurs jusqu'à sa mort.

XV — L'AUTEUR ET IBN BISTAM

Je m'étais chargé, dit l'auteur, sous l'administration d'Ibn Al Khalidj, de prendre des terrains à ferme. Quand la discorde anéantit ce gouvernement, je me cachai. Mes biens furent livrés au pillage. Je craignais d'être trahi. Les employés que j'avais firent

main basse sur tout. J'étais ruiné. La peur et la misère m'accablaient. Abul Abbas Ibn Bistam était arrivé à Fustat quand je vis en rêve, mon père Youssef Ibn Ibrahim me dire, comme je me plaignais à lui de ma misère et lui faisais part de mes craintes :

— Je te recommanderai pour recouvrer ce que tu désires.

Le lendemain, comme je racontai ce rêve à mon hôte, un habile interprète, il me dit :

— Il t'arrivera bonheur en souvenir de ton père.

Or, Abul Abbas Ibn Bistam s'étant un jour reporté au cadastre qui datait d'avant l'année 250 pour vérifier l'étendue et le rapport des fermes, y vit le nom de mon père figurer à plusieurs reprises.

— Youssef Ibn Ibrahim ? Qui est-il donc ?

— L'ami d'Ibrahim Ibn Al-Mahdi et le frère de lait de Mo'tasim (1), lui répondit Abu Ali.

— Est-ce l'auteur du Traité de cuisine ?

— Lui-même.

— A-t-il des enfants ?

— Oui, il en a un qui habite près de nous.

— Qu'il te donne le livre sur la cuisine et la biographie d'Ibrahim Ibn Al-Mahdi. Tu le feras venir pour qu'il me les lise.

— C'est entendu.

S'étant adressé à Ishak Ibn Nosair qui connaissait ma demeure, Abu Ali lui dit :

— J'ai besoin d'Ahmed Ibn Youssef.

— Garantisiez-le de tout danger et je vous l'amènerai, fit Ishak.

Abu Ali lui écrivit de sa propre main la lettre de garantie où il jurait de m'épargner tout mauvais traitement et toute confiscation.

(1) Huitième Calife Abbasside, quitta Bagdad pour Samarra dont il fit sa capitale : il régna de 218/833 à 227/241.

Je me rendis donc chez Abu Ali, je lui donnai les livres demandés et ce fut par ce moyen si simple que je fus soulagé de ma misère.

XVI.—LA SAGE-FEMME DES FILS DE KHUMARAWAIH ET SA SOEUR.

Umm Asia, la sage-femme des enfants de Khumarawaih Ibn Tulun, était une femme pieuse et très intelligente. La conversation nous avait entraînés un jour à nous souvenir des bontés de Dieu Tout-Puissant, de son assistance et de la protection qu'il accorde à ses fidèles.

“Ma sœur et moi, dit-elle, avons épousé deux frères. Mon beau-frère devenait de plus en plus riche et mon mari n'avait connu que des revers au point qu'il mourut dans la misère, me laissant des filles à élever. Nous étions si dénuées que je n'arrivais pas à trouver de quoi payer les frais de l'enterrement. Quand mon beau-frère mourut, il laissa à ses enfants une grande fortune en biens, meubles et immeubles et en terrains agricoles.

Je m'efforçais de subvenir aux besoins de mes enfants. Je me trouvais parfois obligée de recourir à ma sœur.

— Veux-tu me prêter telle ou telle somme ? lui disais-je, car j'avais honte de lui demander la charité. Nous étions au mois de Ramadan et la moitié du mois s'était écoulée :

— Mère, ne vas-tu pas nous faire des gâteaux pour la fête ? me dirent les enfants.

J'allai trouver ma sœur et lui dis :

— Veux-tu me prêter un dinar pour faire des gâteaux à mes enfants ?

— O ma sœur, répondit-elle, comme tu m'ennuies avec tes prête-moi ! Est-ce sur le revenu de tes maisons ou de tes jardins que tu me rendras mon argent ? Il te siérait mieux de dire donne-moi, tout court.

— Je te paierai ces dettes avec les grâces que Dieu nous donne quand nous y pensons le moins.

Se riant de moi, elle me dit :

— Vaines espérances est commerce des sots.

Je rentrai, me traînant à peine, reprit Umm Asia. Un esclave nègre de Bint Al-Yatim, la femme de Khumarawaih habitait près de nous. Dès qu'il me vit venir, il me dit :

— Il y a là une femme qui accouche. Ses cris m'ont bouleversé. Elle n'a pas de sage-femme. Veux-tu venir la voir ?

Ma foi, je n'avais point assisté jusque là de femme en couches. J'entrai et la fis asseoir comme les sages-femmes l'avaient fait pour moi. Aussitôt l'enfant naquit. Quand elle eut cessé de crier, le domestique qui m'avait amenée entra prendre des nouvelles de cette femme.

— C'est fait, lui dis-je.

Il en fut surpris et pensa que c'était de ma part l'effet de quelque aptitude extraordinaire.

Il alla trouver sa maîtresse qui attendait son premier-né du prince Abul Djaish Khumarawaih. Elle avait jusque-là, repoussé toutes les sages-femmes qu'on lui présentait.

— Nous avons près de nous, lui dit-il, une sage-femme que nous fîmes venir pour un accouchement. Elle mit simplement la main sur le ventre de la mère et l'enfant vint au monde.

Il fit de moi un portrait si favorable qu'on me prit pour un prodige.

— Demain, tu iras me la chercher, dit la princesse.

Le serviteur vint me chercher pour que j'aïlle auprès de sa maîtresse. Je le suivis, heureuse et pleine de confiance en Dieu. Je lui plus au premier abord et elle m'invita à demeurer près d'elle jusqu'à sa délivrance. Un jour, elle ressentit quelques douleurs ; je glissai ma main sous ses habits et la passai sur son ventre en murmurant des prières ardentes à Dieu, l'implorant de venir à mon secours. On pensait que je pratiquais des incantations. La douleur se calma. La princesse était convaincue de ma puissance miraculeuse. Khumarawaih entra la voir juste à ce moment. Elle lui raconta tout.

— J'avais des douleurs, lui dit-elle ; un sage-femme que j'avais fait venir, mit la main là où je souffrais et je ne sentis plus rien.

Elle m'appela hors du harem et me présenta au prince qui se tenait tout près de là.

— J'espère que Dieu, en sa Toute-Puissance, lui épargnera la souffrance par la bénédiction de ta présence.

Et Umm Asia de reprendre :

“Dix jours avant la fête, je me confiai éperdûment à Dieu, mais d'une confiance qui dépassait celle d'un ascète vivant sur la cîme d'une montagne, car je ne pouvais souffrir les moqueries de ma sœur.

Trois jours après, elle ressentit les douleurs de l'accouchement. Je fis asseoir la princesse sur la chaise d'accouchement. Deux heures plus tard, l'enfant naquit. Entre temps, le prince Abul Djaish ne tenait pas en place. Il se levait, s'asseyait, allait, venait. Le fait d'avoir un enfant importait beaucoup à la princesse. Une fois soulagée, elle me demanda si c'était bien fini. Je la rassurai. Heureuse, elle m'embrassa sur les yeux.

— O femme bénie ! s'écria le prince à son tour, donne m'en des nouvelles.

— Je jure sur la vie du prince que la princesse est en parfaite santé. Elle vous a donné par la grâce de Dieu, un beau garçon.

A cette nouvelle, il me gratifia de mille dinars. Dans son inquiétude, il insistait pour voir sa femme. Je le priai d'attendre un moment, car je voulais nettoyer les traces de l'accouchement.

— Souriez-lui quand il viendra vous voir, dis-je à la princesse.

C'est ce qu'elle fit. Le prince était si heureux qu'il distribua des aumônes au nom de son épouse et de son fils. La cérémonie du septième jour (1) avait lieu juste la veille du grand Baïram. La princesse me donna cinq cents dinars. Sa suite m'en offrit mille. Je gagnai par là deux mille cinq cents dinars, plus trente khilââh et trois plateaux. Rentrée chez moi, je fis porter à ma sœur l'un de ces plateaux. Elle vint aussitôt me féliciter, elle était si humiliée qu'elle se faisait toute petite. Je lui montrai l'or, les habits et les parfums.

— O ma sœur, lui dis-je, tu me raillais quand je te promettais de te rendre tes prêts avec la grâce de Dieu. Maintenant, tu vois bien où j'en suis. Ne te moque plus de celui qui met toute sa confiance en Dieu et qui attend sa récompense de lui seul”.

La fortune de cette femme s'accrut considérablement grâce à la faveur que le prince lui témoignait.

Elle avait une si grande influence que les notables s'adressaient à elle, et elle leur rendait toujours grand service.

(1) Selon les traditions égyptiennes, le septième jour de la naissance d'un enfant devait être célébré avec munificence. Les parents donnaient un festin, distribuaient des aumônes et envoyaient à leurs amis des plateaux couverts de toute sorte de friandises.

XVII.—SANAD IBN 'ALI ET L'ALMAGESTE.

Shodja Ibn Aslam me dit :

“J'avais demandé un jour à Sanad Ibn Ali comment il avait pu trouver accès auprès du Calife Al-Ma'moun et devenir l'un des savants qui forment son entourage ; il me dit :

“Mon père était astrologue. Il vivait de ce métier qu'il pratiquait au profit de quelques hauts fonctionnaires. Ceux-ci l'estimaient bien et lui témoignaient beaucoup d'affection. Comme j'avais terminé les traités d'Euclide, je désirais vivement étudier l'Almageste (1). Un libraire appelé Ma'rouf vendait ce livre à vingt dinars au temps du Calife Al-Ma'moun. Il le copiait, le corrigeait, dessinait les figures qu'il contenait et le reliait. Je priai mon père de m'acheter ce livre, mais il me demanda d'attendre d'en avoir les moyens, soit par revenu, soit par gratification.

J'avais un frère qui ne cherchait pas à s'instruire autant que moi, mais il était aux petits soins pour mon père et lui témoignait beaucoup d'affection. M'étant aperçu que mon père tardait à tenir sa promesse je me décidai à l'accompagner dans l'une de ses visites. J'avais dix-sept ans à peine. Comme je tenais la monture et restais à l'attendre, les serviteurs de la maison où il était entré vinrent me demander de me retirer :

— Votre père a été retenu par notre maître, me dirent-ils.

Je me retirai, mais ce fut pour vendre la monture, la selle et le harnais moins de trente dinars. Je me rendis chez Ma'rouf et achetai le livre vingt dinars.

(1) Nom donné par les astronomes arabes au grand ouvrage de Ptolémée.

On me réservait chez nous une chambre. De retour j'allai trouver ma mère :

— J'ai commis une faute grave, lui dis-je. Vous et mes frères en supporterez seuls les conséquences.

Quand je lui eus tout raconté, je repris :

— Si vous cherchez à monter mon père contre moi et qu'il me prive de mon livre, je vous quitterai sans retour.

Je lui rendis ensuite l'argent qui me restait en lui disant :

— Maintenant, je vais m'enfermer dans ma chambre et me contenterai d'un morceau de pain sec que vous me jetterez chaque jour comme à un prisonnier.

Elle me promit d'apaiser autant que possible la colère de mon père. Cependant, mon frère se hâta de lui porter cette nouvelle là où il se trouvait. Mon père changea de couleur à l'instant et perdit le fil de ses idées.

— Qu'est-il donc arrivé ? lui demanda son hôte. Tu nous inquiètes. Je te conjure par notre amitié de nous dire la vérité.

Quand mon père lui eut appris la nouvelle :

— Oh ! Que cela me plaît ! reprit-il. Cet enfant promet beaucoup.

Puis il prit dans son écurie un mulet plus beau et mieux harnaché que le premier et dit à mon père :

— Cette monture est à toi, surtout ne fais point de reproches à ton fils.

Trois ans s'écoulèrent, aussi rapides qu'un jour, continua Sanad Ibn Ali. Mon père ne me voyait point. Je travaillais avec ardeur. Mes études terminées, je pris dans ma manche les figures géométriques que j'avais faites et m'informai du lieu où se réunissaient les géomètres et les mathématiciens.

— C'est à la maison d'Ibn Said Al-Djawhari, me dit-on, que les savants se donnent rendez-vous.

Cet homme passait pour être l'ami d'enfance et le camarade du Calife Al-Ma'moun. Je me rendis donc chez lui. Mais je fus surpris de ne trouver là que des vieillards. J'étais le seul jeune homme de l'assemblée puisque je n'avais pas encore atteint ma vingtième année.

— Qu'es-tu et qu'as-tu appris ? me demanda Abul Abbas.

— Je suis un jeune homme épris de géométrie et d'astronomie, répondis-je.

— Qu'as-tu étudié ?

— Les traités d'Euclide et l'Almageste.

— Les as-tu approfondis ?

Comme je répondis affirmativement, il choisit une donnée assez difficile dans l'Almageste. Surpris de la solution que je lui donnais, il me dit :

— Qui te l'as démontrée ?

— Personne, répondis-je, je l'ai trouvée en réfléchissant. Du reste, j'ai là, et je lui montrai la manche de mon habit, plusieurs autres solutions de ce genre.

— Montre-les moi.

Je les lui montrai. Mais en les examinant, il bondit de colère appela son domestique et demanda son portefeuille. Quand on le lui présenta, il le regarda attentivement.

On n'y avait point touché ; il était aussi cacheté qu'auparavant. Il l'ouvrit, en retira un cahier et se mit à comparer les deux textes. Comme forme, le sien l'emportait sans doute, mais le fond était identique. Abul Abbas me dit alors :

— Comme j'avais moi-même expliqué ces données de l'Almageste, en les revoyant dans tes mains, j'ai cru que l'on m'avait volé. Mais j'ai remarqué que les deux textes présentent une certaine différence dans la forme bien que le fond soit pareil.

Il me commanda plusieurs tuniques et une ceinture dorée. Tout cela fut fait avant la fin de la nuit et le lendemain, il me présenta au Calife Al-Ma'moun. Celui-ci m'engagea à lui tenir compagnie et me pensionna".

XVIII.—AL-RASHID ET SON MÉDECIN.

Ahmed Ibn Abi Yacoub me dit ceci qu'il tenait de son père :

“Gabriel Ibn Bakhtiashu (1) était médecin suppléant au palais du Calife Ar-Rashid. C'était un homme fort honnête et très pauvre. Sa pension s'élevait à peine à trois cents dirhems par mois.

Ar-Rashid tomba un jour en syncope. Comme il n'avait pas été malade auparavant, tous les médecins du palais le condamnèrent, sauf Ibn Bakhtiashu qui leur demanda de le saigner.

—Je crains ce traitement, dit son fils Mohamed Al-Amin. Mais il reprit :

—Du moment que nous désespérons de lui, essayons toujours ce moyen.

On fit venir le chirurgien qui étendit le malade sur le dos, accumula le sang dans les deux veines jugulaires et lui appliqua deux ventouses scarifiées. Ar-Rashid rouvrit les yeux et demanda à manger, prit son repas et s'endormit.

A son réveil, son fils Al-Ma'moun lui apprit tout ce qui s'était passé. Le Calife permit aux visiteurs

(1) Médecin célèbre, attaché au service d'Al-Rashid sur la recommandation de Dja'far le Barmékide en 175/791. Il fut aussi le médecin du Calife Al-Amine. Disgrâcié par Al-Ma'mun, il fut arrêté et ne recouvra sa liberté qu'après avoir soigné et guéri Ma'mun lui-même.

qui venaient le féliciter de sa guérison d'entrer le voir et quand ils furent tous réunis :

— O vous Princes, et vous médecins, je vous ai tous engagés à mon service pour veiller sur ma personne. Ce jeune homme m'a sauvé après Dieu, d'une mort certaine. Sa pension est insignifiante par rapport aux vôtres. Je vous demande de rétablir l'équité dans le royaume. Que chacun de vous lui cède une partie des biens dont je l'ai gratifié et que sa fortune soit égale au service qu'il a rendu à chacun de vous.

Et tous d'accorder à Gabriel des fermes, des maisons, des biens, si bien qu'il devint l'homme le plus opulent du royaume. Il vécut, lui et ses enfants, dans un bien-être toujours croissant. Sa richesse égalait celle des Califes eux-mêmes.

XIX.—AMR IBN OTHAM ET AR-RASHID.

'Omar Ibn Mohamed Ibn 'Amr Ibn Otham me dit ceci qu'il tenait de son père d'après son grand-père :

“J'occupais une place à la Chancellerie, mais les appointements que je touchais ne pouvaient suffire aux nécessités de la vie la plus austère. Retenu par un serment qu'on ne peut acheter, je ne buvais point de boissons alcooliques et j'étais le seul parmi les fonctionnaires à observer les règlements. Sitôt que le ministre Faâl Ibn Rabî (1) quittait son bureau, chacun

(1) Vizir de Harun Al-Rashid après la chute des Barmékides, puis du Calife Al-Amine, ne connut point de succès auprès d'Al-Ma'mun. Homme vindicatif, ingrat envers ses bienfaiteurs les Barmékides, suggéra au Calife Al-Amine de léguer le pouvoir à son fils et d'en priver son frère, aïda Ibrahim Ibn Al-Mahdi dans sa révolte, et mourut à Tuss en 208/823.

abandonnait le sien pour aller à un rendez-vous et je restais seul jusqu'à l'heure de la fermeture.

Je m'étais un jour rendu au bureau de bonne heure. Il pleuvait à torrent. Le Calife était invité chez Zubaïda (2) et le ministre en avait profité pour se livrer avec joie à la boisson. Aucun employé n'était là. J'étais seul à mon bureau quand le valet du Calife vint me conduire par la main jusqu'à son maître. Le Calife tenait une lettre, il me la présenta et me demanda de la lire.

Comme je l'avais bien lue :

— Maintenant, écris la réponse devant moi, fit-il.

J'y répondis en des termes clairs et précis.

— Mille dinars, demanda le Calife, et Masrour de es[lui apporter.

— Donne-les lui, dit-il en me désignant.

Puis s'adressant de nouveau à Masrour :

— Que Fadl lui confie la direction de la chancellerie. Il le mérite plus que celui qui s'en est absenté.

Il se tourna vers moi et dit :

— Prends cet argent. Je m'occuperai de toi de temps en temps. Tu obtiendras de l'avancement ; mais que la fortune ne gâte pas en toi ce que la pauvreté a redressé. Sois assidu au travail. Redouble tes efforts et je redoublerai mes bienfaits.

Et Amr de continuer :

Fadl Ibn Rabi' essaya en vain de m'associer l'ancien directeur mais le Calife s'y opposa toujours.

La charge de cette fonction incombait à moi seul jusqu'au jour où Fadl et moi fûmes définitivement séparés".

(2) Mère des deux fils de Harun Al-Rashid, Al-Amine et Abbas. Après la mort de son fils Al-Amine, elle endura les mauvais traitements de ses ennemis. Elle eut recours à Ma'mun, qui lui accorda un palais où elle vécut jusqu'à sa mort en 216/831.

XX.—LA MORT DE HUNEIN IBN ISHAQ.

Sulaiman Ibn Hassan, connu sous le nom d'Ibn Juljul (1) dit que 'Hunein Ibn Ishâq (2) mourut subitement sous le règne du Calife Al-Mutawakkil, à la suite d'un grand chagrin.

Le vizir du Calife Al-Hakam Al-Mustansir Billah lui avait dit :

“ J'étais en compagnie de l'Emir des Croyants Al-Mustansir quand, la conversation entamée, il nous dit :

— Savez-vous comment mourut Hunein Ibn Ishâq ?

— Puis, sur notre réponse négative, il reprit :

— Le Calife Mutawakkil se trouvant un jour saouûl, fut surpris par le soleil. Comme Tayfurî(3) et le médecin chrétien Hunein Ibn Ishâq étaient là :

— O Emir des Croyants, lui dit Tayurif, le soleil est mauvais pour l'ivresse.

— Que dis-tu de cet aphorisme ? demanda le Calife à Hunein.

— Le soleil ne saurait faire du mal aux vapeurs du vin.

Comme ils soutenaient ce débat devant le Calife, celui-ci leur demanda de faire valoir l'une des deux affirmations.

— O Emir des Croyants, dit Hunein, les vapeurs du vin constituent un état. Or le soleil ne fait point de mal à l'ivresse, mais à l'homme ivre.

(1) Médecin ordinaire du Calife Hisham Al-Mu'ayad Billah. Auteur de plusieurs ouvrages traduits du grec.

(2) Né en 194/809, médecin ordinaire du Calife Mutawakkil, composa plusieurs ouvrages de médecine et en traduisit plusieurs autres. Inculpé de sacrilège dans la lutte des icônoclastes, il fut excommunié. Le chagrin qu'il en éprouva le porta à prendre du poison, ce dont il mourut en 260/873.

(3) Médecin ordinaire de Khaizuran, épouse du Kalife Al-Mahdi, jouit d'une grande faveur auprès du Calife Al-Hadi.

— Voilà certes, un homme qui connaît la valeur intrinsèque des mots et leur emploi technique, dit le Calife en désignant Hunein. Ses confrères ne le valent pas.

Tayfuri ne souffla mot.

Le lendemain, comme Hunein tirait de sa manche un livre où il y avait l'image du Christ mort sur la croix et entouré de plusieurs hommes :

— Hunein, lui dit Tayfuri, ce sont ceux-là qui ont crucifié le Christ ?

— Oui, répondit Hunein.

— Crache dessus.

— Je n'en ferai rien.

— Et pourquoi ?

— Ceux-là ne l'ont pas crucifié, il n'y a là qu'une image.

Furieux, Tayfuri alla trouver Mutawakkil pour obtenir l'autorisation de faire juger Hunein selon les lois canoniques chrétiennes. On déféra l'appel au catholicon et aux évêques. Ceux-là le condamnèrent. La formule d'anathème fut prononcée contre lui 70 fois. On lui coupa son Zonnâr (1) en présence d'une Assemblée de chrétiens et le Calife Mutawakkil résolut de refuser tout remède prescrit par Hunein si Tayfuri ne l'avait contrôlé. C'est pourquoi l'on dit que Hunein mourut de tristesse, car rentré chez lui, il expira le jour-même."

Voici ce que raconte Ibn Juljul.

Ahmed Ibn Yusuf Ibn Al-Daya rapporte un récit pareil dans son livre intitulé : Al-Mukafa a.

(1) Ceinture portée par les chrétiens ; couper cette ceinture symbolisait l'excommunication.

APPENDICE.

Abu Dja'far dit :

“Les difficultés qui précèdent la réalisation de nos désirs, à dit Buzurgmihr (1), ressemblent à la faim avant le repas.

Présentés à temps, les mets ne sont que plus appétissants.

Les difficultés forment autant l'esprit qu'elles gâtent l'existence, a dit Platon, et le luxe corrompt autant l'esprit qu'il adoucit l'existence.

Cherche à conserver l'ami que les difficultés te donnent, dit-il encore, et abandonne celui que la fortune te présente.

Le bien-être ressemble à la nuit, dit-il enfin, qui t'empêche de voir ce que tu fais et ce qui te tombe entre les mains. Mais la difficulté ressemble au jour qui te permet de voir ton chemin et celui des autres. ”

Ardashir (2) a dit :

“La difficulté ressemble au loheul. Elle t'aide à voir distinctement ce que tu n'aurais point remarqué dans la fortune.

On ne peut se bien comporter dans les difficultés que par deux moyens : d'abord en supportant l'épreuve avec courage et c'est le moyen le plus faible. Il est plus efficace de se fier à Dieu notre Maître et Donateur Suprême. En s'adressant avec confiance à lui, l'homme se rendra compte que Dieu, en le soumettant à l'épreuve, lui fait gagner un mérite ou l'absoud d'un péché. Son commerce avec Dieu lui est donc d'un perpétuel avantage.

(1) Célèbre vizir du roi sassanide Anushirwan, originaire de Merv, auquel la légende attribue de nombreuses sentences proverbiales.

(2) Ardashir le Sassanide. Nom bien connu de roi de Perse.

Mais s'il s'attache à la créature, il devient vicieux, affecté, morose dans l'infortune. Il prolonge indéfiniment le chagrin d'un jour et il appréhende le malheur qui ne l'atteindra peut-être jamais.

L'entretien de l'homme avec Dieu prend sa sincérité de ce que l'homme ne peut tromper Dieu et qu'il espère son secours divin. Mais l'entretien des hommes entre eux leur fait toujours tort et n'est d'aucune utilité.

Dieu donne cependant une grâce suffisante à ses élus lorsqu'ils désespèrent. Adressons-nous à Lui dans l'épreuve car Il aplanit les difficultés et réalise les meilleurs de nos souhaits. C'est sur Lui que je compte et en Lui je place toute ma confiance."

IBN AD-DAYA

Traduction et notes de
PAULINE GUIRGUIS



L'ANNÉE BALZAC

L'année Balzac est une année géante, à la mesure du créateur de *La Comédie Humaine* : elle s'étend sur quinze mois ; elle va du cent-cinquantième anniversaire de sa naissance (20 Mai 1799) au centième anniversaire de sa mort (18 Août 1850).

Déjà, elle prend figure de "grande année" littéraire. A défaut d'autres mérites, notre époque est celle du souvenir ; et notre temps, celui des grandes commémorations spirituelles. Il est remarquable qu'au sein d'un univers où s'affrontent tant de méfiances et d'hostilités, de généreux esprits s'accordent pour célébrer d'immenses mémoires, sur lesquelles se sont fondées, — persistent —, une civilisation, une évolution, une sensibilité.

LES RAISONS D'UNE SURVIE

A un Protocole de gloire que ne définissent ni canons précis, ni disciplines très arrêtées, la survie du prodigieux Balzac se prêtait magnifiquement. On sait que Balzac avait hérité de son père. — "candidat centenaire" pour l'obtention du million de la Tontine Lafarge ! — cette vocation séculaire. Un de ses romans de jeunesse, *Le Centenaire*, fut déposé en lui par ce génie de famille. L'héritier de ce centenaire,

c'est le vieil antiquaire de *La Peau de Chagrin*. Ce roman fameux ne matérialise-t-il pas le dilemme de la destinée de Balzac : ou bien une longue vie équilibrée et calme, ou bien une courte vie consumée par la passion et le génie ?

Tout se passe comme si le dilemme avait été délibérément tourné : la courte vie d'un demi-siècle fut celle de Balzac. La vie du siècle, les trésors de l'antiquaire, la Tontine Lafarge appartiennent à *La Comédie Humaine*. A quoi tient cette "extension" de "La Peau de Chagrin" ? Au fait que la *Comédie Humaine* est le témoignage et le "Musée vivant" d'un siècle français ; cependant l'œuvre contient plus que la substance d'un siècle. Elle a ses racines dans la génération de 1789, dans la Révolution française, dans la révolution économique et dans le transfert des propriétés. Elle raconte l'histoire de la génération de Balzac, de celle qui, née avec le millésime du siècle, a vingt ans en 1820 et rencontre sa grande coupure en 1850, l'année où meurt Balzac. Coupure pour les hommes ; non pour les choses. Coupure pour Balzac ; non pour l'histoire ou la comédie de son siècle. La *Comédie Humaine* prévoit et préforme la Société du Second-Empire. La génération de 1850 est une génération balzacienne. Balzac continue à faire comprendre à aimer, à pénétrer la France de la génération de 1885. Le monde balzacien et le XIX^{ème}. siècle (qui ont commencé en 1789) finissent en 1914.

Avec la génération de 1914, *La Comédie Humaine* prend figure de roman et de cycle historique. Après 14, elle s'installe de nouveau aux bivouacs des générations décimées et s'impose pour les mêmes raisons : car l'essentiel de cette œuvre est d'être humaine, et de représenter, comme l'a écrit Taine, "avec Shakespeare et Saint-Simon le plus grand magasin de do-

cuments que nous ayons sur la nature humaine” — sur l’immuable nature humaine. Dernier trait de séduction et de durée : *La Comédie Humaine* est aussi un jugement. Elle a comme *La Divine Comédie* son Enfer, son Purgatoire et son Paradis, soit les passions matérielles, l’épuration morale, la “spécialité” spirituelle. Elle vit par son style — style de flux et de marche — style de travail et de mouvement accordé au travail et au mouvement d’un “atelier de romans”. Grâce à ce style, Balzac s’avance toujours dans un piétinement de chevaux et d’hommes en marche. On ne s’y trompe pas : C’est la grande armée du roman qui passe ! Nombreux ont été les témoignages, les hommages qui l’ont saluée, cette grande armée avec, à sa tête, celui que Bourget nommait “le Napoléon des Lettres”.

UN “TOUR DE FRANCE” BALZACIEN.

Si riche était la “matière” à exploiter — homme et œuvre — que celle-ci a recélé comme une vertu d’entraînement, de rayonnement. Grâce aux efforts de la Direction générale des Arts et des Lettres, que dirige avec éclat M. Jacques Jaujard, activement secondé par M. Duron ; grâce aux initiatives prises par diverses municipalités ; enfin et surtout grâce aux efforts de la Société des Amis de Balzac et du jeune groupe Balzacien, qu’anime la flamme de M. Léon Gedéon, l’Année Balzac a débuté et s’est poursuivie en profondeur, en ce sens que la multiplicité des aspects du génie de l’auteur de *La Cousine Bette* a pu être mise en valeur par une série d’intelligentes manifestations, à travers le pays.

Un programme d’ensemble eût été souhaitable pour étoffer, discipliner, coordonner ou synchroniser, à l’occasion, telle ou telle commémoration. Il faut

surtout regretter qu'aucune disposition n'ait pu être prise pour la mise au point et la diffusion d'éditions populaires de nature à accroître le nombre des lecteurs de *La Comédie Humaine*. Sans doute, aussi, pourra-t-on se demander si un organisme, spécialement créé, et chargé d'administrer "L'année Balzac" n'aurait pas été nécessaire..., avec un animateur responsable ? On songe au Commissariat de l'Exposition Coloniale ! Il aura manqué un Lyautey à Balzac !

Un Comité composé d'hommes actifs et d'érudits, ceux-ci conseillant ceux-là ; des concours financiers permettant de ne pas lésiner sur les moyens à employer, auraient permis de populariser davantage le nom de Balzac, provoquant ou ranimant le désir de connaître l'homme et de pénétrer l'œuvre. Un grandiose "Tour de France balzacien", selon l'expression de Jean-Jacques Launay, aurait parcouru les cent villes de France où l'on peut remonter aux sources, retrouver les personnages balzaciens ou le passage de l'auteur lui-même. Le pays tout entier aurait ainsi participé à cet hommage national et populaire. De Tours à Paris, que d'étapes profitables !...

Le domaine des possibilités était illimité. Par quels événements *L'année Balzac*, qui a déjà sept mois d'existence, en cette fin de l'année 1949, s'est-elle manifestée ?

Tours a célébré le cent-cinquantième de la naissance du grand romancier par des Expositions, un Congrès d'histoire littéraire et des excursions à Blois, Vendôme, Vouvray et Saumur.

A Balzac, Alençon a donné une rue et en a restitué une autre à son œuvre. Une Exposition et des Conférences ont complété un programme bien conçu et qui connut un grand succès.

Par une plaque, une Exposition, des Conférences et un pèlerinage à la Poudrerie, Augoulême a brillamment rappelé les trois séjours de l'auteur des *Illusions perdues*, auprès de ses amis Carraud.

D'autres Expositions ont eu lieu à Angers, à Vendôme et à Orléans. Des cérémonies diverses se sont déroulées à Issoudun, à Paris, (au Père-Lachaise,) à Villeparisis. La Radio a apporté une contribution importante, notamment un cycle de présentations (dans le cadre des Emissions de la Culture française) des romans de Balzac.

ACTUALITÉ DE BALZAC

La France a consacré à Balzac, depuis le début de son "année", des centaines d'articles, attestant sont actualité... rétrospective.

Parmi les plus importants hommages, il faut citer le numéro spécial de *Les Nouvelles Littéraires* du 19 Mai 1949, avec une série d'articles remarquables de MM. Marcel Bouteron, Alain, André Maurois, Emile Henriot, L.J. Arrigon, etc..., de M. Jules Romains sur "l'Effet Balzac"; et une déclaration enthousiaste et concise du regretté Edmond Jaloux: "Comme il l'a entrevu lui-même dans un éclair de fulgurante lucidité, Balzac est notre Dante". Pour sa part, la *Gazette des Lettres* a réuni, dans un numéro de choix, l'opinion de la jeune critique sur Balzac, de Maurice Nadeau à Jean-Louis Bory, d'Armand Hoog, à Gaston Picard. *Les Lettres Françaises*, *Action*, *La Nouvelle République de Tours*, *la République du Centre*, *l'Eclaireur de l'Ouest*, *La Nouvelle République du Sud-Ouest*, etc... ont présenté des pages entières se rapportant aux manifestations de l'Année Balzac. Quelques revues ont publié des livraisons spéciales: *Au Jardin de la France*, *Arts Graphiques*,

sans omettre la brillante série de numéros du *Courrier balzacien*. D'autres ont fait une large part à l'œuvre de Balzac et à son influence : *La Table Ronde*, *La Revue*, *l'Acropole*, *La Nouvelle Critique*, *La Revue de Paris*.

Dans le domaine de l'Édition, il faut signaler l'initiative du "Club français du Livre", qui entreprend, sous la direction de M. Albert Béguin, la publication de l'œuvre complète de Balzac, les collections nouvelles de Fernand Hazan, Albert Skira et de la S.E.P.E. ainsi que les éditions complètes publiées ou en cours de publication en Russie, au Brésil et en Hongrie — (celle-ci sous la direction de Georges Lukacs).

Enfin les Éditions Calmann-Lévy sortiront, très prochainement, le 4ème. tome (et dernier) des fameuses *Lettres à l'Étrangère*, la correspondance de Balzac avec Mm. Hanska.

Plusieurs brochures ont été publiées qui attestent le rayonnement de Balzac : *A Issoudun avec H. de Balzac*, par Romain Grignaud, *Balzac à Vendôme*, par M. Vannier, *L'influence balzacienne sur la littérature magyare* par le Professeur Tibotr Dènes.

A L'ÉTRANGER

Cette "actualité" de Balzac s'est étendue en effet à l'étranger (où elle a pu être soutenue par les Émissions que dirige à la Radio française M. Léon Rollin). De très nombreux articles de presse ont été publiés en Belgique, en Hollande, en Suisse, en Italie, en Angleterre, en Pologne, en Russie et en Amérique. Une Exposition a été organisée à Londres en Mai 1949 : et un grand "Dejeuner-balzacien" se déroula à New-York, au début de Juin, sous la présidence de M. William Hobart Royce. En Hongrie, la Bibliothèque Széchenyi de Budapest a présenté une exposition "Balzac et la

Hongrie" consacrée aux versions hongroises des œuvres de Balzac et aux études qui lui furent dédiées dans ce pays.

Plus importante a été la contribution de l'U.R.S.S. De nombreuses conférences ont eu lieu dans les usines. L'Union des Ecrivains Soviétiques, la Société pour les relations culturelles avec les pays étrangers et l'Institut de Littérature Universelle de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. ont organisé, le 23 Mai 1949, une séance solennelle au théâtre artistique de Moscou. Des discours furent prononcés par l'écrivain K. Fedrine et le professeur Anissimov. Un concert et la représentation de scènes extraites d'Eugénie Grandet et de la Marâtre terminèrent cette manifestation à laquelle s'associaient les grands journaux de Moscou par la publication d'articles importants sur l'influence du grand écrivain en Russie.

Sur ce rapide aperçu, on peut poser que le rayonnement de Balzac a été vraiment universel.

LE PROGRAMME DE 1950

En 1950, l'Année Balzac va se poursuivre dans des conditions qui ne sont pas encore nettement définies. Avant les cérémonies qui se dérouleront au mois d'Août à Paris, avec — vraisemblablement — une Exposition à la Bibliothèque Nationale, des manifestations sont d'ores et déjà prévues à Besançon, à Provins, à Issoudun, au Havre. On veut espérer qu'une "Commission Nationale" nommée à cet effet par le Ministre de l'Education Nationale, pourra obtenir les crédits indispensables (on les a bien trouvés pour Chopin !) pour donner aux manifestations l'allure d'une consécration nationale. Ce qui a été réalisé en 1949, en grande partie sur l'initiative et avec le concours des "amis" ou admirateurs de Balzac, prouve

qu'il est possible d'intéresser les masses, comme les élites, à l'hommage que la France se doit de rendre à ce "géant" des Lettres.

En l'état actuel de la critique et de l'histoire balzacienne, le père de la prestigieuse *Comédie Humaine* a été justement confirmé comme étant le plus grand créateur d'êtres vivants qui ait existé dans la littérature française. Il a su regarder en face et sonder dans ses profondeurs le mystère de la création. La forme naturelle de cette création est, avant tout, celle qui a consisté à fournir des inscriptions à l'Etat-civil : c'est la paternité. A distance, les personnages de *La Comédie Humaine* forment le vrai, l'éternel cortège de Balzac ; ils semblent faits avec des concentrations, des défaillances, des oppositions, des équilibres, de la volonté — de la volonté surtout. De cette volonté (qui tient une telle place dans le monde) et qui anima le romancier lui-même, qui a *tout* vu en elle et dont il était si riche ; comme les mystiques voient tout en Dieu ! C'est donc bien sur le thème de Balzac, professeur d'énergie, de volonté, que pourrait s'exercer (comme l'a fait André Billy dans ses conférences en Angleterre, en Octobre 1949) le thème de la fin de l'Année Balzac, en 1950, car Balzac est si immense qu'il faut se résoudre à choisir pour ne pas se disperser.

PIERRE DESCAVES

1. – *Le Festival Chopin*

L'Égypte a dignement célébré le centenaire de Frédéric Chopin. Quoique aucun rapport historique ou géographique n'ait jamais relié le grand compositeur polonais à la vallée du Nil et qu'elle ne lui ait pas servi comme la France de seconde patrie, ou même comme l'Espagne de refuge pour un amour romantique, l'Égypte a tenu à célébrer officiellement et avec éclat le centenaire du grand compositeur. Simplement, pour son apport à la civilisation humaine et pour l'enrichissement de la sensibilité musicale que tout le monde doit à Chopin. Elle a voulu ainsi marquer qu'elle accueille largement tout ce qui est humain et qu'elle n'oublie pas que la culture s'édifie par les échanges et par la coopération sans préjugés de religions, de races ou de patries. L'effort est d'autant plus méritoire que pour des sens habitués à la musique orientale, il y a aussi un préjugé d'oreille à vaincre. Mais il y a longtemps que les amateurs de musique égyptiens ont appris à connaître et à aimer la musique classique européenne. Cela ne signifie nullement, d'ailleurs, que les Égyptiens, conquis par les beautés de la musique occidentale considèrent comme dépassé leur propre patrimoine musical. Au contraire, diverses institutions cherchent à recueillir le legs de la grande musique classique arabe et à reconstituer les partitions de musique symphonique et concertante, qui malheureusement avait été délaissée pour le genre facile de la chanson ; d'autre part à continuer cette tradition par une musique symphonique moderne

qui tout en recueillant les enseignements du passé profite également des découvertes techniques et des acquisitions de la musique occidentale. Fatalement, on risquait au début des œuvres hybrides et sans grande unité. Mais on peut dire que ce premier stade est déjà dépassé et que par une véritable assimilation de la musique occidentale, les compositeurs égyptiens ne sont plus dominés par elle, ni condamnés à des imitations serviles, mais peuvent désormais exprimer en toute liberté leur âme orientale, avec ses rythmes, ses mélodies si caractéristiques en utilisant les moyens et les formes orchestrales occidentales.

Arrivés à ce point, les musicophiles égyptiens se sentent suffisamment assurés pour rendre hommage à Chopin en toute indépendance d'esprit. Et c'est pourquoi cet hommage me paraît un des plus émouvants et des plus significatifs qu'on ait rendu au grand Polonais. Son désintéressement même, sans aucune raison historique spéciale qui le justifie, la signification particulière qu'il revêt venant d'un pays à sensibilité musicale orientale, l'étape dont il témoigne dans l'évolution de cette sensibilité, enfin les progrès qu'il marque dans la composition orientale contemporaine sont autant de raisons qui ne peuvent manquer de rendre cet hommage particulièrement touchant et réellement senti.

Le programme du festival a été conçu pour souligner tous ces aspects. Le Comité qui s'était chargé de l'organisation avait d'une part entrepris un concours de piano, dénommé concours Chopin d'Égypte, ouvert à tout pianiste âgé de moins de trente ans. D'autre part, il s'agissait de donner un concert d'œuvres de Chopin. Enfin, pour exprimer l'aspect constructif de cette manifestation et pour bien marquer toute la signification de cet hommage, la seconde partie du programme était consacrée à une exécution d'œuvres

de musique égyptienne contemporaine et le concert se terminait par de la musique orientale classique.

La célébration a revêtu un caractère officiel et se tint au Théâtre royal de l'Opéra le lundi 19 décembre 1949, devant l'assistance la plus choisie. Le concert était relayé par la radiodiffusion égyptienne. Dans son discours, S.E. Mohamed Zaki Ali Pacha, Président du Comité du Festival a déclaré : "L'Égypte a tenu à honneur de participer avec les autres nations à la commémoration du centenaire de Chopin".

Melle. Winnie Chaker, lauréate du Concours Chopin d'Égypte, bien que visiblement émue par cette première apparition devant le vaste public de la salle de l'Opéra, interpréta avec une profonde sensibilité et une technique parfaite la première Ballade de Chopin. On ne peut que féliciter le Comité pour sa découverte : cette jeune pianiste devrait être encouragée à se produire à la radio et en concert. En gagnant en assurance et en maturité, son talent certain lui permettra d'affirmer une personnalité qui paraît faite de délicatesse et d'une exquise musicalité. Puis Mme. Geylan Rathle a chanté une adaptation de la Valse en do mineur de Chopin. Mme. Rathle possède une très belle voix profonde et veloutée, une excellente technique ; elle sait surtout conserver à sa voix une qualité humaine très émouvante. Mais l'adaptation de la valse n'est pas particulièrement *cantabile* et ne servait pas l'interprète. Mme. Rathle chanta dans la seconde partie la scène de "l'Invocation de Cléopâtre" avec autant de musicalité et une remarquable puissance dramatique. Puis Mme. Rachel Fahim Salib a interprété le *Concerto en mi mineur* de Chopin. L'orchestre, composé en majeure partie d'élèves du Conservatoire Supérieur de Musique du Caire se révéla homogène et équilibré et le Maestro Brunetti, le conduisant avec autorité, sut accompagner le chant du

piano, qui a notre gré fut parfois un peu trop sec, un peu trop scandé.

Parmi les œuvres de compositeurs égyptiens contemporains, le *Poème Symphonique* de Youssef Greiss et des extraits de l'opéra *Cléopâtre et Marc-Antoine*, de Hassan Rachid, composé sur un poème du grand poète égyptien Chawky Bey, furent exécutés. Ces deux œuvres sont certainement dignes de figurer dans n'importe quel concert, mais ce qu'il est intéressant de souligner surtout c'est cette alliance désormais conquise des thèmes et des rythmes orientaux avec l'orchestration occidentale. Les extraits de l'opéra comprenaient des chœurs qui furent chantés par les élèves du Conservatoire Supérieur de Musique Lyrique, avec un ensemble et une musicalité certains. C'est ici que se place la scène de l'invocation de Cléopâtre où la voix grave de Mme. Geylan Rathle et son jeu de scène ont réellement ému l'auditoire.

Enfin, l'orchestre oriental de Sayed Mohamed exécuta avec une maîtrise et un sentiment prenants des œuvres de musique orientale classique qui révélèrent aux non initiés les profondes beautés d'une musique qui paraît flotter dans une atmosphère de nostalgique sagesse et se perdre dans la contemplation de l'invisible.

L'Égypte s'est affirmée une fois de plus, par la délicate pensée de ce Festival Chopin, par le sens très clair de son organisation et par la qualité de l'exécution, à l'avant-garde de la culture dans le monde Arabe et désireuse d'établir et de développer toujours davantage ces contacts de sensibilités et ces échanges de civilisations qui concourent à donner un sens toujours plus vaste et plus nuancé au patrimoine humain.

A.P.

II. — *Le Cinquantenaire de la BOURSE ÉGYPTIENNE*

C'est le 16 décembre, à six heures, que *La Bourse Égyptienne*, grand quotidien de langue française, célébrait le cinquantenaire de sa fondation. Et en effet on pouvait lire dans une vitrine ce premier numéro de la Bourse du 16 décembre 1899.

Réception très brillante qui groupait les journalistes égyptiens de toutes les langues — (car, disons pour nos lecteurs de l'étranger que paraissent au Caire, et à Alexandrie des quotidiens et des revues en arabe, français, anglais, grec, italien et arménien) — des personnalités officielles, le corps diplomatique, etc... Le fondateur, Henri Boutigny, était présent en personne, âgé de quatre-vingts ans. M. Jean Massip, Directeur de la Bourse Égyptienne a rappelé en termes émus comment Henri Boutigny lança son journal qu'il rédigeait, imprimait, corrigeait, administrait et même distribuait parfois lui-même en ces années héroïques. En 1923, forcé par des difficultés financières, H. Boutigny dut abandonner la Bourse Égyptienne, qui fut reprise et continuée par Oswald Finney, Président de la Société Orientale de Publicité. Et c'est ainsi que jusqu'aujourd'hui, la S.O.P. publie ce grand quotidien d'information et consent souvent, pour assurer sa haute tenue, à de grands sacrifices. C'est en reconnaissance de ces efforts que le Gouvernement Français a décerné à cette occasion le ruban de Chevalier de la Légion d'Honneur à Mme. Oswald Finney.

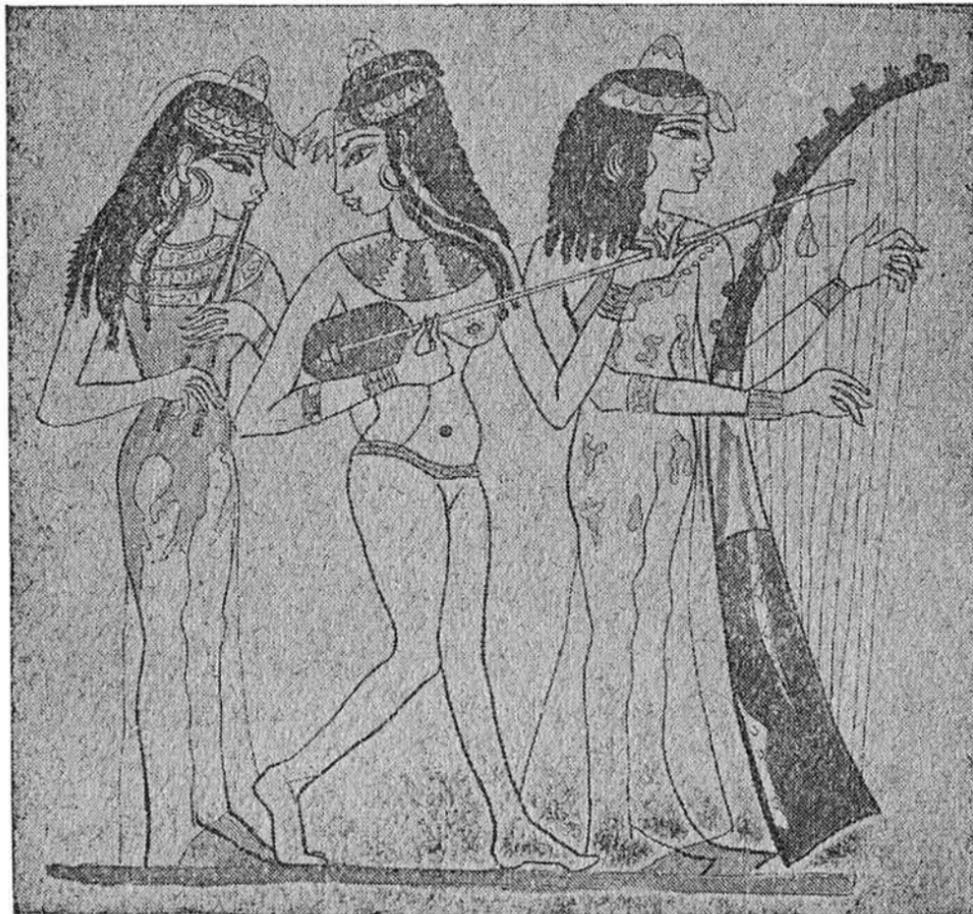
Il est certain que la Bourse Égyptienne a atteint et toujours conservé depuis, une tenue d'un très haut niveau pour un quotidien. Il est amusant de constater qu'avec ses cinquante années d'existence inin-

terrompues, la Bourse Égyptienne se trouve être aujourd'hui un des plus anciens quotidiens français aussi bien métropolitains qu'étrangers.

Durant la guerre, la Bourse Égyptienne a rendu d'éminents services à la cause alliée, car elle s'était consacrée, bien entendu, à la diffusion des nouvelles alliées et à la propagande des principes et des idéaux qui animaient le camp des alliés contre le Nazisme et le Fascisme.

C'est inconstablement une grande œuvre de culture française et sa virile existence de cinquante ans est un vivant témoignage de la popularité de la langue et des modes de penser français en Égypte comme de l'hospitalité et de la liberté d'esprit des habitants de la Vallées du Nil.

A.P.



LA VIE LITTÉRAIRE À PARIS

I. — JEAN-PAUL SARTRE : La mort dans l'Âme.

Les *Chemins de la Liberté* sont sans doute l'entreprise littéraire la plus périlleuse qu'ait tentée le romancier philosophe Jean-Paul Sartre : quatre années d'ailleurs séparent la publication des deux premiers tomes — *L'Age de raison* et le *Sursis* — de celle de la *Mort dans l'âme* qui, annoncée depuis longtemps, vient seulement de paraître en volume (1). Sartre tente d'y associer une sorte de chronique des années d'avant-guerre et de guerre à des situations "existentielles" où se révèle la condition fondamentale de l'homme. L'objectivité d'une fresque historique s'y associe à la plus extrême subjectivité du drame de la conscience. Seule la publication du dernier tome — *La dernière chance* — permettra d'ailleurs de porter sur l'œuvre un jugement définitif.

Il est peu de grands romans qui ne contiennent quelque pensée philosophique latente, qui n'expriment à travers les caractères et les situations de leurs personnages, une certaine vision du monde. Aussi le critique-philosophe pourra-t-il, après coup, dégager la structure métaphysique implicite d'une œuvre littéraire. Tout autre est le sens de l'œuvre littéraire de Sartre : sa doctrine métaphysique n'est pas implicite ; sa pensée abstraite, élaborée et réalisée en une œuvre, *l'Etre et le néant*, n'a plus besoin aujourd'hui de se cher-

(1) Jean-Paul Sartre, *Le Chemin de la Liberté* III, *La mort dans l'Âme*, roman I vol. 1949 (Edition Gallimard, Paris).

cher dans les méandres de fictions romanesques. Il suffit à Sartre — c'est peut-être l'entreprise la plus difficile — d'appliquer cette pensée abstraite à la vie concrète, en un mot d'en donner des *Illustrations* littéraires.

Le philosophe n'ignore pas que son oeuvre romanesque ou dramatique trouvera bien plus de lecteurs qu'une étude proprement philosophique ; en devenant romancier il élargit son rayon d'action, diffuse sa pensée, communique plus généreusement avec les hommes de son temps. Ce qu'on a trop souvent interprété comme un souci de propagande, c'était plutôt chez Sartre la volonté de ne pas s'isoler derrière une terminologie et une dialectique technique, de ne pas "perdre le contact" de son public. Aussi a-t-il exprimé la même pensée sur tous les registres : philosophie, essai, roman, théâtre, reportage, cinéma.

Au surplus le lecteur non philosophe ne s'y trompe pas : s'il ouvre un roman de Sartre ou écoute une de ses pièces de théâtre, c'est pour y trouver l'image concrète d'une pensée philosophique qu'il se sent incapable d'atteindre dans son intégralité abstraite. Sur ce plan il n'y a pas, je crois, de malentendu entre l'auteur et son public : le lecteur y cherche le "message" que l'auteur a voulu effectivement y exprimer, à travers une fiction et des situations romanesques.

Mais un double écueil guette le romancier : tout d'abord, il risque de faire de son oeuvre une démonstration, un roman ou une pièce à thèse, en laissant trop clairement transparaître ses intentions didactiques. Défaut parfois sensible dans *L'Age de raison*, où le protagoniste Mathieu Delarue, professeur de philosophie, se faisait trop complaisamment le porte-parole des dialectiques sartriennes. Mais d'une manière générale Sartre sait se laisser porter par son imagination de romancier et aussi par un sens de la vie

dramatique que l'on retrouve dans les *Chemins de la liberté* tout autant que dans les *Mains sales*. Reprenant la tradition de la tragédie classique française, Sartre sait ménager les surprises, les malentendus et les rebondissements de l'action. Le *Sursis*, qui se déroulait dans les huit journées précédant Munich, est conduit sur le thème de la guerre imminente qui soudain, au dernier moment, s'éloigne. *La Mort dans l'âme* nous replace dans l'été 1940. Le général républicain espagnol Gomez a fui en Amérique ; en France c'est l'exode, les derniers combats : l'armistice est annoncé dans la compagnie de Mathieu, puis soudain démenti, et la vraie bataille commence alors que la guerre va finir. En quinze minutes dramatiques, Mathieu, au sommet d'un clocher, mène une opération de retardement, et se libère de tout un passé de professeur inquiet, scrupuleux, inefficace dans ses amours et dans ses haines : les ennemis qu'il abat à la mitrailleuse, c'est sa première action réelle dans le monde — La fièvre de l'héroïsme s'associe à une ivresse sadique.

La dernière partie du roman, plus lente, mais plus humaine aussi, nous conduit dans un camp de prisonniers, masse amorphe où l'humiliation de la défaite et le désœuvrement d'une existence vide suscitent les plus dangereuses rêveries. Le communiste Brunet tente de regrouper quelques bonnes volontés et réussit à imposer à son petit groupe une discipline physique et morale. Aucune idéologie ne s'y mêle encore, aucun objectif politique précis. Il s'agit seulement d'aider ces hommes abandonnés à une inertie mortelle à prendre conscience de leur solidarité, à se ressaisir. Tous s'imaginent qu'ils seront libérés deux semaines plus tard. Un train les emmène : est-ce sur Châlons, ou sur l'Allemagne ? Ils le sauront au dernier aiguillage fiévreusement attendu : "le train prend un peu de vitesse, puis deux rails jaillissent de dessous les roues,

deux éclairs parallèles qui vont se perdre à gauche, entre les champs (...) les types se taisent : ils ont compris". Dans toute l'œuvre de Sartre il est peu de moments plus dramatiques que cet instant où s'effondrent les illusions collectives de l'armée vaincue, où la captivité devient soudain une réalité intérieure : "la mort dans l'âme", le convoi se dirige sur l'Allemagne.

L'œuvre de Sartre est donc bien un vrai roman de romancier, intensément vivant, où la pensée philosophique n'apparaît "qu'en filigrane". Mais se montre-t-il entièrement fidèle à son dessein philosophique explicitement reconnu dans le titre général du livre : manifester concrètement la liberté humaine ? Jusqu'ici il ne le semble pas, et je crois que nous pouvons sur ce point saisir le décalage d'une pensée philosophique et de son expression romanesque ou dramatique, — source d'un malentendu profond entre la philosophie sartrienne et son public non philosophique.

Plus qu'une philosophie de l'angoisse et du néant, l'ontologie de Sartre est une philosophie de la liberté. Liberté et existence humaine y sont plus étroitement associées que dans toute autre doctrine. Grâce à ce sens de la liberté, la pensée de Sartre échappe au pessimisme entièrement négatif qu'on lui reproche souvent. Mais précisément le roman et le théâtre, tournés vers le malheur de l'existence, sont peut-être impropres à exprimer une véritable liberté : la fatalité qui règne sur la tragédie antique, le mécanisme psychologique implacable de l'œuvre racinienne touchent davantage que la liberté des héros cornéliens. De fait, l'œuvre littéraire de Sartre contredit ici sa philosophie : les tristes héros du *Mur* n'échappent pas à leur destin ; *Huis clos* se passe en enfer, où l'avenir est fermé ; le dialogue des *Mains sales*, symboliquement coïncé entre son épilogue et son prologue, est somme

toute rétrospectif. Quant au titre du film *les Jeux sont faits*, il est, je crois, suffisamment expressif. Toutes ces œuvres évoquent un monde fermé et absurde : elles suggèrent une philosophie du désespoir plus qu'une métaphysique de la liberté.

Jean-Paul Sartre l'a peut-être senti : on comprend dès lors l'importance cruciale des *Chemins de la liberté*. Mais si, dans *la Mort dans l'âme*, Mathieu rejette son passé de réflexion et de pensée pour vivre, pendant quinze minutes, est-ce un acte de liberté ? En termes sartriens est-ce un véritable "projet", ou tout simplement une "fuite" dans l'impulsion instinctive ? L'efficacité de son acte est irréfutable : mais il satisfait somme toute à bon compte le besoin d'agir, de se prouver qu'il existe, et le sadisme. Si Mathieu n'est pas mort dans l'aventure — le roman ne nous le dit pas — il aura le loisir de se pencher sur ses quinze minutes de liberté forcenée.

La Mort dans l'âme, c'est assurément un grand roman, peut-être le plus humain de toute l'œuvre sartrienne ; mais les "Chemins de la liberté" ne s'y dessinent pas encore. Attendons *la Dernière chance*.

JEAN-LOUIS BRUCH

II.— BERNANOS : Dialogue des Carmélites.

Nous vivons en un temps où l'artiste s'efface devant l'intellectuel qui écrit. La réalité devient un problème : romancier et dramaturge se cherchent des personnages à travers qui le résoudre, et l'intrigue, dans leurs œuvres, n'est plus qu'une démonstration. Autrement dit, le document, réel ou romancé, tend à prendre le pas sur l'art. Cette dangereuse abstraction met en danger la littérature, car le documentaire, si photographique qu'il soit, n'emporte jamais la conviction à

l'égal d'une histoire inventée dont les personnages resteraient libres, souvent contre le gré de l'auteur. Tous les personnages de Sartre, par exemple, cherchent à se prouver avant de vivre — et même plutôt que de vivre : ils symbolisent l'angoisse de l'époque, sans la souffrir dans leur chair.

Nous avons tous vu — ou lu — *Les mains sales*. Nous en avons gardé l'impression d'un théorème parfait, allant de l'énoncé à la conclusion sans une faille logique. Nous avons conclu, comme l'auteur : dans une situation déterminée, tels sont les divers comportements possibles. Mais l'évidence n'a pas dissipé notre malaise, peut-être parce que, dans notre for intérieur, nous récusons cette évidence-là. Nous désirions nous libérer de la rigueur mathématique de l'histoire, nous voulions que ce problème se posât pour nous. Or cela n'est pas possible, à moins de supposer que l'art ne dépasse le donné tout en l'intégrant.

Mais voici sur ma table ces *Dialogues des Carmélites* (1), le dernier livre de Bernanos. C'est l'histoire des Carmélites de Compiègne, guillotonnées sous la Terreur. Une vieille histoire, oubliée de tous : plus proche de nous cependant que la défaite de 1940 vue par Sartre. Je lis ce livre d'un trait ; et pour la première fois depuis longtemps, j'éprouve ce frisson de respect, ce besoin instinctif de louange qu'un chef-d'œuvre éveille parfois. Ce livre est beau, d'une beauté toute simple : c'est un drame devant lequel pâlit tout le théâtre claudélien. Pourquoi ? Parce que le drame de la peur — le drame de notre temps même — y est analysé, surmonté, avec une rigueur qui n'est plus la pseudo-rigueur du naturalisme moderne, mais l'exactitude éternelle de l'art. Il ne s'agit plus de décrire l'apparence, mais de traduire d'aussi près que possible

(1) Éditions du Seuil, Coll. "Les Cahiers du Rhône" Paris 1934.

les mouvements d'être réels, qui souffrent tous selon des voies personnelles, la fatalité d'une histoire dont ils doivent se libérer. Pour un Bernanos, l'histoire est une fausse prison : si atroce qu'elle soit, le salut de l'homme procède d'une liberté qu'elle ne peut incarner. Et Bernanos le dit — l'impose — dans une langue qui passe notre histoire à nous. La vérité de l'art n'est pas dans le langage banal : elle est dans le langage *commun*, que tous peuvent comprendre, parce que sa beauté les atteint à l'âme où le langage ordinaire n'atteint pas.

Les *Dialogues des Carmélites*, c'est le scénario d'un film. Ce pourrait être — ce sera bientôt — une tragédie de notre répertoire. Les Carmélites de Compiègne vont être dispersées par un décret de la Convention. En l'absence de la Mère Prieure, dont la piété profonde s'allie au robuste bon sens paysan, elles prononcent unanimement le vœu du martyr. Quand la Mère Prieure revient elle assume le vœu prononcé par la communauté. Bientôt elles seront arrêtées, et mourront sur l'échafaud en chantant le *Salve* et le *Veni Creator*. Ce pourrait être une fresque de la Vie des Saints : cela devient un drame, à cause de la présence, parmi les novices du Carmel, d'une jeune aristocrate, Blanche de la Force, née sous le signe de la Peur, et qui a fui, en se réfugiant au Carmel, le monde qui la terrorisait. Voici qu'au Carmel la Peur s'installe en elle, plus forte, plus précise que jamais : elle est acculée, doit faire face. Comme ses compagnes, elle prononce le vœu du martyr : mais à peine l'a-t-elle prononcé qu'elle en comprend le sens, et s'enfuit. Aucun appel humain ne la fera revenir : la voici précipitée dans le déshonneur, plus tenace que la peur même. Pourtant le jour de l'exécution, alors que le *Veni Creator* s'éteint sur les lèvres de la dernière religieuse, il s'élève à nouveau de la foule, et l'on voit

Blanche de la Force s'avancer à son tour vers l'échafaud.

Ne nous laissons pas égarer par le sujet de ce drame : il est de notre temps, écrit pour lui. Notre temps est celui de la Peur : pas seulement de la peur des bombes, mais d'une peur plus insidieuse, plus servile, qu'ont pourrait appeler la Peur de la peur. Beaucoup ont peur, dès à présent, de témoigner de ce qu'ils croient vrai, parce qu'ils pourraient figurer en accusés devant les tribunaux de demain, ou que l'histoire pourrait infirmer apparemment la vérité qu'ils défendent. D'autres ont peur, plus subtilement encore, parce qu'ils se sentent incapables de témoigner jusqu'au sacrifice, et craignent d'avance de se renier. De tous côtés, on utilise cette peur ; on lui donne le nom de prudence, — et c'est blasphémer la prudence, cette hardiesse des forts. On ne vit plus au présent, mais au futur, ou plutôt dans la hantise du futur. On se laisse paralyser par ce qui peut venir, qui n'est pas encore là, mais qui contraint d'autant plus que sa terreur est imaginaire.

Le drame de Bernanos traite justement de cette peur-là ; peur toute personnelle, qui pourrait se définir ainsi : suis-je sûr d'être digne de ce que je crois ? Non : je n'en suis rien moins que sûr. Ne vaut-il pas mieux croire, et me taire ?

Il y a dans le drame de Bernanos des personnages dont la certitude est si forte qu'elle est comme inconsciente et qu'ils ne s'en inquiètent même pas : telle Constance, la jeune novice, amie de Blanche, dont chaque seconde est un instant de bonheur parce que Dieu pourvoit à la seconde qui suit, et non elle. Il y a des personnages qui pèsent le pour et le contre, savent qu'ils sont faillibles, et se remettent à Dieu de les juger et de les éprouver l'heure venue : ce sont des femmes d'expérience, qui n'ont pas peur de mourir et pensent toutefois à la mort. Il y a Blanche : elle

est poussée par l'horreur que sa lâcheté lui inspire à ce jusqu'au-boutisme d'intention où le courage moral s'identifie à la peur ; ce n'est pas elle, mais Constance, qui vote seule contre le vœu du martyr ; c'est elle pourtant qui se reniera, se plongera dans l'abjection pour se sauver.

Mais il n'appartient pas à l'homme de juger de la lâcheté ni du courage ; au moment de la décision suprême — la seule qui compte — notre liberté est aux mains de Dieu. Est-ce que Blanche est héroïque en rejoignant ses compagnes sur l'échafaud ? Là n'est pas la question : celui qui porte le témoignage s'efface devant le témoignage même. Il y a des martyrs qui souffrirent et moururent au sein de la plus atroce des peurs. Blanche, gravissant les marches de l'échafaud, n'abandonna pas cette peur qui l'habitait depuis l'enfance : elle n'arriva sans doute point à la vaincre, malgré son recours à Dieu. Mais Dieu sanctifia cette peur, l'accepta comme l'expression la plus nue de la faiblesse humaine : comme le don le plus précieux, car le sacrifice de qui a peur est le dernier mot du sacrifice humain, l'offrande du désespoir à l'espérance.

Tel est le thème du drame de Bernanos. Il est bon de le lire comme on lit un drame antique : avec le sentiment que cette histoire-là se répète en nous tous les jours. En sachant aussi que l'épopée de la Peur est écrite une fois pour toutes : et qu'elle est en même temps une épopée de la liberté. Car si Blanche de la Force monte à son tour sur l'échafaud, ce n'est point par la seule contagion de l'exemple : c'est qu'elle est libre, sans que la peur l'abandonne un instant, d'assumer cette peur comme sienne, et par là-même de s'en rendre maîtresse, tout en l'éprouvant jusqu'au bout.

III. — Une thèse sur Arthur Rimbaud.

M. Henry de Bouillane de Lacoste, professeur à la Faculté de Bordeaux, vient de soutenir et publier une thèse de doctorat ès-lettres intitulée : *Rimbaud et le problème des Illuminations*, au cours de laquelle il soutient que contrairement à l'opinion traditionnelle, le poète écrivit les poèmes en prose des *Illuminations* après ceux qui composent *Une Saison en Enfer*. De sorte que l'œuvre ultime de Rimbaud ne serait pas, selon M. de Lacoste, *Une Saison en Enfer*, en dépit du fait que certains des passages de cet ouvrage constituent un adieu à la Littérature, mais les *Illuminations*.

Une telle vue ne pouvait manquer d'avoir un grand retentissement parmi les fervents d'Arthur Rimbaud. On sait que depuis un demi-siècle l'œuvre et la personne même du poète font l'objet d'une ferveur qui dépasse la simple admiration littéraire. Les disciples de Rimbaud attachent le plus haut prix à la signification de l'aventure rimbaldienne, et particulièrement à l'abandon de toute activité littéraire que Rimbaud aurait, d'après eux, accompli en 1875, après qu'il eut publié *Une Saison en Enfer*. Ils ne peuvent oublier que selon l'expression de Stéphane Mallarmé, l'auteur du *Bateau Ivre* s'opéra vivant de la poésie à la fin de 1873, et dans un des chapitres de la *Saison en Enfer* renia toute son activité littéraire.

De sorte que la thèse de M. de Bouillane de Lacoste vient jeter une sorte de désarroi parmi les nombreux admirateurs de Rimbaud, puisque ses conclusions tendent à placer dans une perspective nouvelle l'œuvre du grand novateur.

Les arguments de M. de Lacoste sont de deux sortes : le premier prend pour justification une affirmation que Verlaine fit figurer au début de la courte

préface dont il fit précéder en 1886 les poèmes des *Illuminations* publiés dans la revue *La Vogue*. Verlaine s'y exprimait ainsi : "Le livre que nous offrons au public fut écrit de 1873 à 1875 parmi des voyages tant en Belgique, qu'en Angleterre et dans toute l'Allemagne". Dès 1886, les familiers de Rimbaud, les membres de sa famille, les spécialistes de son œuvre se refusèrent à suivre Verlaine dans cette affirmation, et rappelèrent le peu de certitude qui s'attache à tous les témoignages de Verlaine, son mépris des dates, sa fantaisie perpétuelle. Pour M. de Lacoste, il résulte des allusions que contiennent certains textes de Verlaine, que c'est à ce dernier que Rimbaud remit le manuscrit des *Illuminations* en Février 1875 à Stuttgart, au cours de l'ultime entretien qu'y eurent les deux poètes. Verlaine était donc particulièrement compétent, nous dit-il, pour nous parler des *Illuminations*, et il n'y a pas lieu de mettre en doute son témoignage à leur propos.

Le second argument de M. de Lacoste, et à première vue le plus impressionnant, résulte de l'analyse graphologique qu'il fit des autographes de Rimbaud, et qui démontre, selon lui, que le manuscrit des *Illuminations* est rédigé selon un type d'écriture qui fut celui de Rimbaud en 1874. Enfin deux passages de ce manuscrit furent tracés par le poète Germain Nouveau, dont Rimbaud ne fit connaissance que dans les derniers mois de 1873, et en compagnie duquel il fit un séjour à Londres de Mars à Juin 1874.

Si les arguments de M. Lacoste peuvent au premier abord incliner à l'assentiment, ils ne résistent guère à un examen plus approfondi. L'on est tout d'abord en droit de s'étonner que la courte préface de Verlaine aux *Illuminations* sur laquelle repose avant tout sa thèse, ne soit reproduite à aucun moment dans le volumineux ouvrage de M. de Lacoste. Cette

préface n'a pourtant qu'une page et demie ! Mais M. de Lacoste prend soin de n'en citer que les trois premières lignes qui sont favorables à son point de vue. Lorsqu'on se reporte au texte intégral de ce morceau, l'on y découvre les lignes suivantes de Verlaine sur lesquelles la préface se termine : "Dans un très beau tableau de Fantin-Latour, *Coin de Table*, à Manchester actuellement, croyons-nous, il y a un portrait en buste de M. Rimbaud à seize ans. Les *Illuminations* sont un peu postérieures à cette époque". Or Fantin-Latour peignit le *Coin de Table* en Janvier 1872. Rimbaud avait exactement à l'époque seize ans et trois mois. Si les *Illuminations*, selon cette seconde affirmation de Verlaine lui même sont un peu postérieures à Janvier 1872, c'est qu'elles furent écrites dans le courant des années 1872 et 1873, ainsi qu'on l'a toujours cru. L'on conçoit que cette seconde affirmation de Verlaine, en contradiction avec celle qu'il avait soutenue quelques lignes auparavant, ait gêné M. de Lacoste. On comprend moins bien qu'il l'ait passée sous silence au cours de sa thèse.

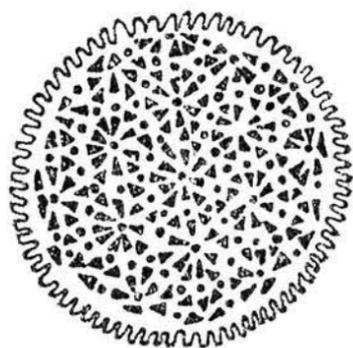
C'est encore très abusivement que notre théoricien avance que Verlaine reçut le manuscrit des *Illuminations* des mains de Rimbaud. Verlaine n'osa jamais l'affirmer. Et M. de Lacoste s'en tient sur ce point à des déductions personnelles, évidemment discutables.

A première vue l'argument graphologique de M. de Lacoste apparaît plus sérieux. S'il est vrai que l'écriture de Germain Nouveau se retrouve dans le manuscrit des *Illuminations*, ce détail suffit à le dater de 1874, puisque Rimbaud ne connut Nouveau qu'à la fin de 1873. Toutefois une remarque capitale s'impose : le manuscrit ne comporte pas de ratures. De toute évidence il représente une mise au net, et n'est nullement un manuscrit de travail. Le fait que

Germain Nouveau ait aidé Rimbaud à transcrire ses poèmes, apporte bien la preuve que ces derniers étaient déjà composés avant ces premiers mois de 1874, pendant lesquels ils furent recopiés. Par conséquent la découverte graphologique de M. de Bouillane de Lacoste n'apporte à peu près rien de nouveau. Elle prouve tout au plus que Rimbaud s'intéressait encore suffisamment à son œuvre au début de 1874 pour prendre la peine de recopier les brouillons de ses poèmes encore inédits. Peut-être avait-il le désir de nous fournir, avant de disparaître, toutes les pièces de son procès spirituel ? Sans les *Illuminations*, les pages de la *Saison en Enfer* qu'il venait de publier quelques mois auparavant, eussent en effet perdu beaucoup de leur sens et de leur nécessité.

M. de Bouillane de Lacoste ne nous a nullement convaincu. Ses arguments sont trop fragiles pour aller contre le sens qui se dégage de l'œuvre même de Rimbaud, et contre la tradition qui de 1873 à nos jours indique que les *Illuminations* furent composées, ainsi que l'écrivait finalement Verlaine, un peu après Janvier 1872, date à laquelle Fantin-Latour peignit son célèbre *Coin de table*.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE



JACQUES COPEAU

(Souvenirs de Jeunesse)

La mort de Jacques Copeau plonge dans le deuil non seulement les milieux du théâtre, qu'avaient si profondément modifiés son action et son influence, mais encore les nombreux amis qu'il possédait dans tous les mondes et qui savent et sentent bien que de tels hommes sont infiniment rares, et que l'estime et l'affection dont ils les favorisent est un titre de fierté...

Je laisse à d'autres le soin de dire ce qu'il était comme personnalité publique, le prestige intact dont il jouissait, et le rôle considérable qu'il a joué dans l'évolution de la dramaturgie de son temps. Il avait un tel respect de son art, un sens si élevé de la profession du comédien, qu'il a consacré la seconde partie de sa vie, la plus longue et la plus féconde, à redonner à cette profession la dignité et la noblesse qui la justifient sur le plan de l'activité sociale, en sacrifiant sans hésiter tous les avantages qu'il aurait pu en tirer en l'exerçant lui-même pour former une génération d'interprètes aussi éclairés, aussi dévoués que lui. Tout cela est public, tout cela on le sait, et je n'y reviendrai pas. Mais ce qu'on sait moins, c'est que l'homme, chez Copeau, était peut-être encore supérieur à l'artiste et à l'éducateur ; c'est que sa carrière

LES ARTS -- LA MUSIQUE

visible n'aurait pas été telle si, pendant de longues années, il ne l'avait pas d'avance préparée par toutes les réflexions et les méditations que lui inspirait la vie...

Cet homme je l'ai connu, et je considère comme un privilège de la destinée de l'avoir rencontré. Je voudrais, aujourd'hui, rappeler quelques-uns des souvenirs que je garde de cette amitié, et surtout je voudrais faire sentir, si possible, entre les lignes, la *qualité* si particulière, de cette psychologie, de ce caractère, afin que l'on en comprenne l'unité profonde, et les rapports subtils qui existent entre toutes les étapes de cette existence vraiment exemplaire.

Le hasard nous avait placés, si l'on peut dire, à deux pas l'un de l'autre. Il y avait, rue de Sèze, comme directeur à la galerie Georges Petit, un jeune homme qui s'appelait Jacques Copeau, et qui avait une belle barbe noire imposante. Il vendait les tableaux accrochés à la cimaise lors des expositions de la maison, et tout le monde s'accordait à vanter sa courtoisie et à lui prédire un avenir magnifique dans le commerce de la toile peinte. C'est là que je fis sa connaissance, n'ayant eu pour ce faire qu'à traverser le Boulevard, puisque je travaillais moi-même alors, sous l'aimable férule du subtil et secret Félix Fénéon, comme vendeur à la galerie Bernheim-Jeune, où, je dois le dire, personne ne pensait que j'eusse, en quelque branche que ce fût, un avenir quelconque. Nous devînmes presque aussitôt les meilleurs camarades du monde, car nous avions, l'un comme l'autre, de tout autres rêves que celui de rester courtiers des peintres, même excellents, auprès du public, même éclairé. La littérature nous attirait, et je me souviens encore du jour où je révélai à mon nouvel ami le nom d'Albert Thibaudet, en lui apportant le numéro de *La Phalange*

où cet auteur, qui devait devenir si célèbre, publiait pour la première fois. Ce que je ne savais pas alors (tellement il était discret) c'est que Jacques Copeau était déjà fort estimé dans les milieux de l'ancien *Ermitage*, d'où devait sortir plus tard la *Nouvelle Revue Française*, et que, fort intéressé par les choses du théâtre il occupait à *La Grande Revue* la tribune de critique dramatique. Il s'acquittait de cette tâche avec une conscience rigoureuse, et une implacable sévérité à l'égard de la production boulevardière, alors à la mode. Ces pièces ridicules d'Henri Bataille et autres fournisseurs du mauvais goût public, il fallait vraiment du courage pour en dénoncer le vide et la prétention. Jacques Copeau eut ce courage, qu'il puisait justement dans l'intuition qu'il avait déjà du grand rôle qui lui était réservé. C'est en analysant ces comédies falotes et frelatées qu'il comprit l'immense distance les séparant de l'art classique, c'est en déplorant de voir des acteurs de valeur obligés d'abaisser leur talent dans la triste besogne de faire valoir ces pauvretés, qu'il devina, qu'il pressentit, tout ce à quoi l'on serait obligé pour "remonter le courant". Et c'est alors que, démissionnant de sa place à la galerie Georges Petit, et se lançant dans l'aventure, il se retira à la campagne, au "Limon", en plein paysage champenois, pour y achever paisiblement la pièce, imprégnée d'idéalisme et de poésie qui s'appelait *La Maison Natale*. C'est là que j'allais le voir, pour me recharger de confiance et d'énergie, car c'était l'homme le plus dynamique du mode, d'une gaieté et d'une bonne humeur sans défaillance, un véritable animateur. Il m'avoua que la confection de sa pièce n'était qu'un des aspects de son activité, et que son grand projet était de créer un théâtre, dont il formerait lui-même la troupe, selon les principes de stricte moralité et de travail intensif qui étaient les siens. Il voulait des comé-

diens capables de *toutes les techniques* nécessaires sur une scène, et qui fussent avant tout des hommes.

C'était ce *Vieux Colombier* qui, quelque temps plus tard, ouvrit ses portes à un public frémissant d'enthousiasme et sentant que là "était la vérité".

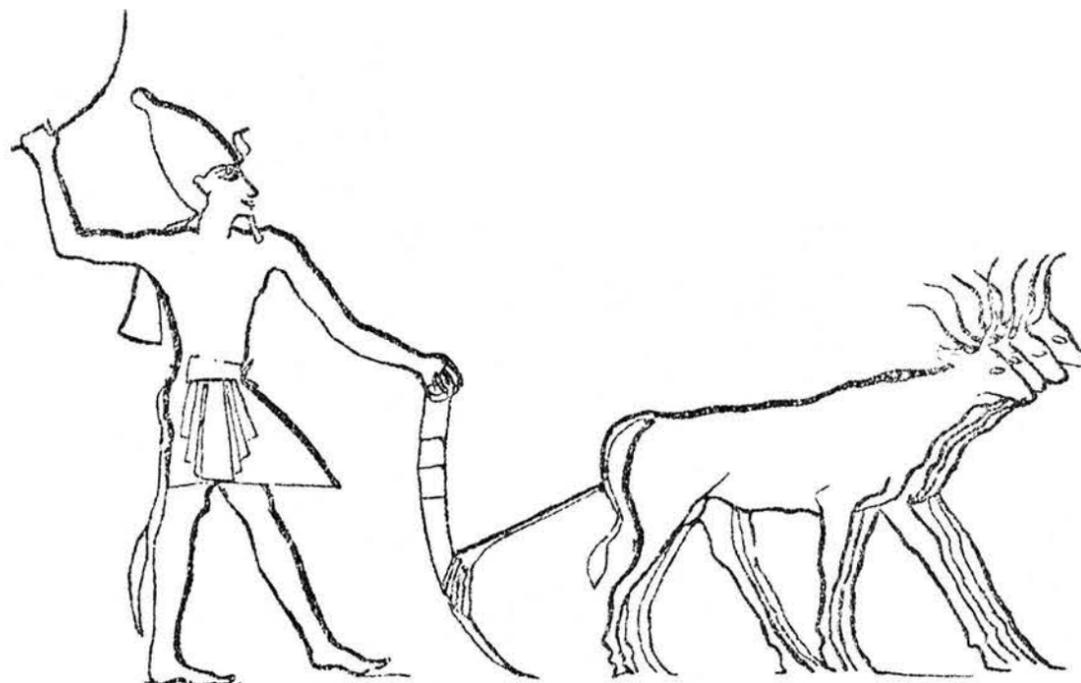
Entre temps, MM. Gide, Schlumberger et quelques camarades fondaient *la Nouvelle Revue Française* et choisissaient Jacques Copeau comme directeur. Il n'occupa cette fonction que très peu de mois, dans sa hâte de se consacrer exclusivement à la troupe de jeunes gens pleins d'ardeur et de foi qu'il avait su grouper autour de lui. Il voulut m'enrôler dans cette troupe, à laquelle j'aurais aimé appartenir, si les obligations de la vie littéraire dans laquelle je m'étais engagé trop avant, n'avaient pas été si absorbantes...

Il faut que je dise qu'auparavant, de concert avec Jean Cuvé, un acteur de la Comédie Française, Jacques Copeau avait adapté pour la scène *Les Frères Karamazov*, de Dostoïevski... et que son directeur à la *Grande Revue*, Jacques Rouché, qui venait de prendre le *Théâtre des Arts*, avait accepté, pour première pièce inaugurant sa saison ce chef d'œuvre d'art dramatique. Encore des souvenirs !... Je revois, dans le cabinet de Jacques Rouché, les maquettes des décors entre lesquelles il fallait choisir, et j'entends la discussion qui eut lieu à ce sujet. Mais ce dont je me souviens surtout, c'est le ton que Jacques Copeau eût pour me dire "Et tu sais, j'ai engagé pour jouer Smerdiakov, un type étonnant. Personne ne le connaît encore. Mais il ira loin, ce petit". Ce "petit", je pus juger, aux répétitions, à quel point son "patron" avait dit vrai, car il était en effet étonnant de vérité âpre et douloureuse. Car "ce petit" c'était tout simplement Dullin. Dullin dont tous les grands rôles ultérieurs, jusqu'à celui du royal Richard III, furent en quelque sorte marqués de l'empreinte amère et vin-

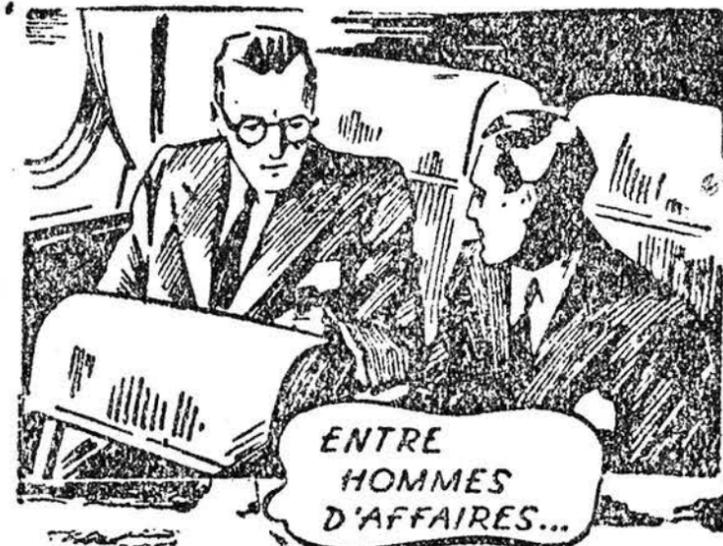
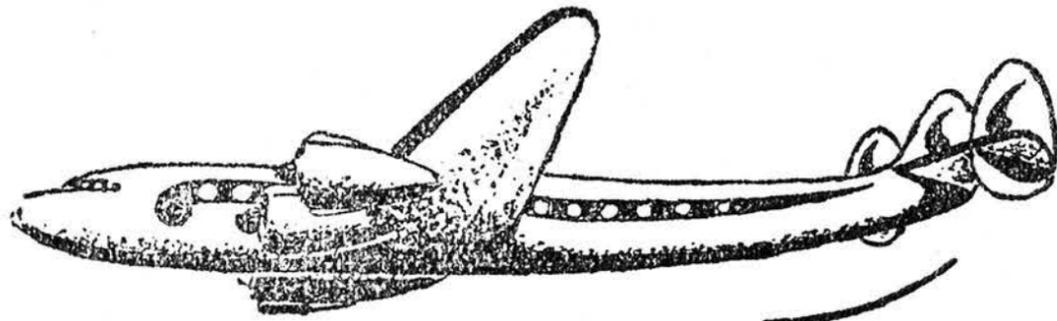
dicative qu'il avait su donner au personnage dostoievskien.

Dullin ne fut pas la seule trouvaille de Copeau. A ce *Vieux Colombier*, dont la décoration, l'atmosphère, le jeu suscitaient un assentiment si fervent dans toute la jeunesse, travaillaient aussi des acteurs tels qu'Oettly, Karl, Jouvet, Valentine Tessier, et bien d'autres, tous promis à la gloire et au succès, tous encore plein de reconnaissance pour l'enseignement qu'ils avaient reçu chez cet homme exceptionnel, et qui avait consacré sa vie et ses forces à l'idéal, cet homme dont je ne puis prononcer le nom sans voir se lever, comme les plus beaux fantômes, les images de notre jeunesse ardente, de notre foi dans les valeurs authentiques de l'art et de la vie.

FRANCIS DE MIOMANDRE



Quand vos affaires vous appellent



Si vous gagnez un temps considérable dans vos déplacements vous pourrez être sur place pour vos affaires et c'est tellement plus sûr. Surtout vous pourrez en traiter d'avantage et augmenter ainsi vos bénéfices. N'hésitez pas.

AIR FRANCE

Le Caire: Midan Soliman Pacna Tél. 70915

Agence : Imm. Shepherd's Tél. 45670

Alexandrie : 3, rue Fouad 1er Tél. 20041

AINSI QUE TOUTE AGENCE RECONNUE

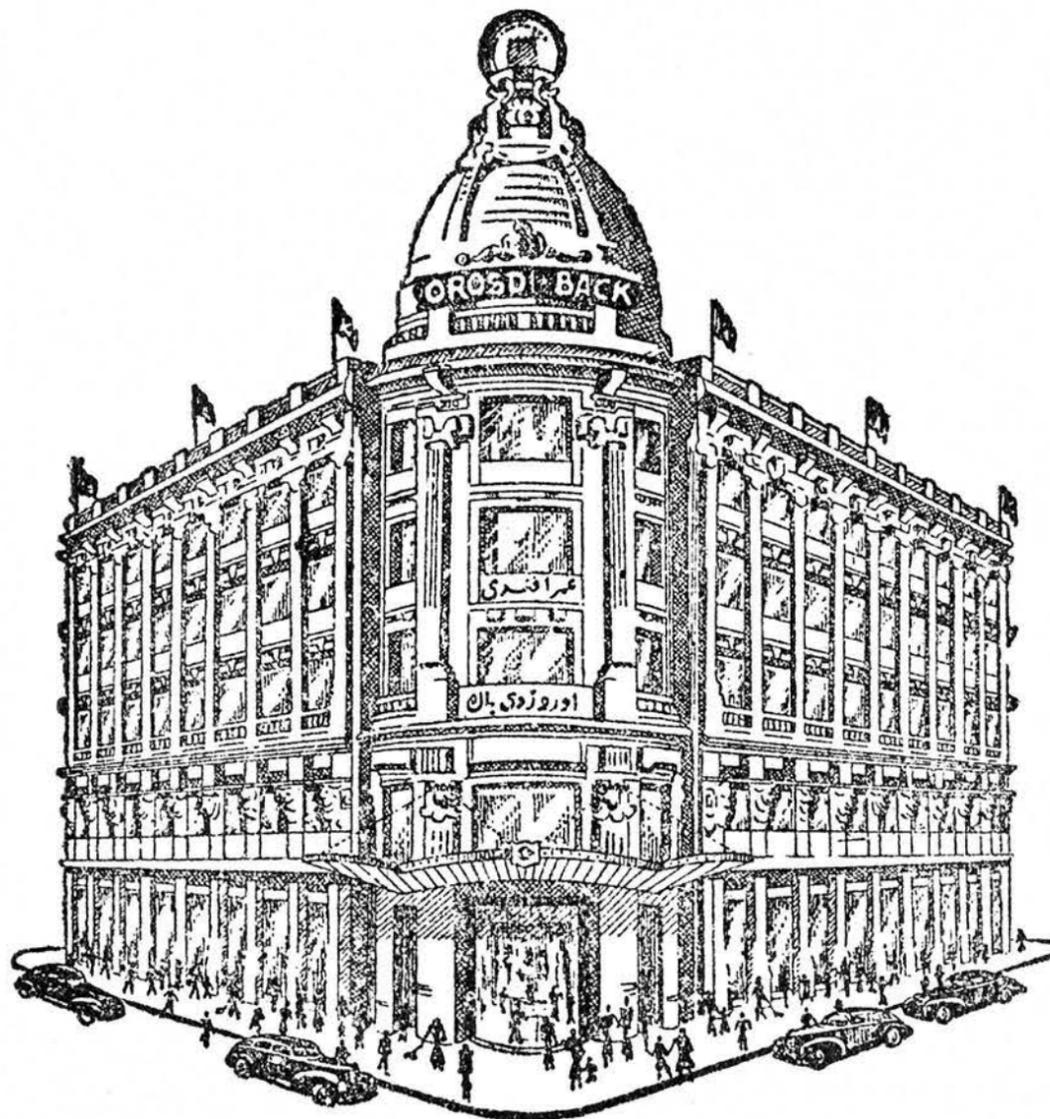
• OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

NOUVEAUTÉS

D'HIVER

AUX
ÉTABLISSEMENTS



LE CAIRE

R. C. 302

PORT - SAID

OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

L'ANGLO-BELGIAN Co. of EGYPT Ltd.

SE CHARGERA DE LA MISE EN VALEUR
ET DE LA
REALISATION DE VOS PROPRIETÉS
URBAINES

26a, RUE CHÉRIF PACHA - LE CAIRE
TEL. 53553 - 58152

Il n'y a rien à louer à

L'IMMOBILIA

mais un jour vous
en aurez besoin.

Souvenez-vous en.

BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE

Société Anonyme Egyptienne

Capital Souscrit	L.Eg.	1.000.000.—
Capital Versé		500.000.—
Réserve		200.000.—



**Siège Sociale au Caire, 45, Rue Kasr el Nil.
Siège à Alexandrie, 16, Rue Talaat Harb Pacha.**



**TRAITE TOUTES
OPÉRATIONS DE BANQUE**



**Location de coffres privés modernes dans
une chambre forte.**



R.C.C. 39

R.C.A. 692

“AL-CHARK”

SOCIÉTÉ ANONYME EGYPTIENNE D'ASSURANCES

ASSURANCES-VIE en cours au 31 décembre 1948

L.E. 6.200.000

Total des Réserves

L.E. 1.145.000

TOUTES ASSURANCES

**VIE — ACCIDENTS — INCENDIE
AUTOS — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES**

Quiétude et Sécurité par les Polices

“AL CHARK”

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Siège Social : Paris — 14, Rue Bergère

AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE

LE CAIRE

PORT-SAID

R. C. 255

R. C. 360

R.C. Canal II



TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
Ouverture de Crédits Documentaires



AGENCES EN FRANCE
EN GRANDE-BRETAGNE — EN BELGIQUE
AUX INDES ANGLAISES — EN AUSTRALIE
A MADAGASCAR — EN TUNISIE



Filiale à New-York
THE FRENCH AMERICAN
BANKING CORPORATION

31, Nassau Street

BANQUE MISR

S. A. E.

Fondée en 1920

R. C. Caire No. 2

Siège Social : LE CAIRE

151, RUE MOHAMED BEY FARID (ex EMAD EL DINE)

Téléphone No. 78295 et 78090

Succursale à Alexandrie :

9, Rue Talaat Harb Pacha



**AGENCES DANS TOUTES LES VILLES
IMPORTANTES ET PROVINCES D'ÉGYPTE.**

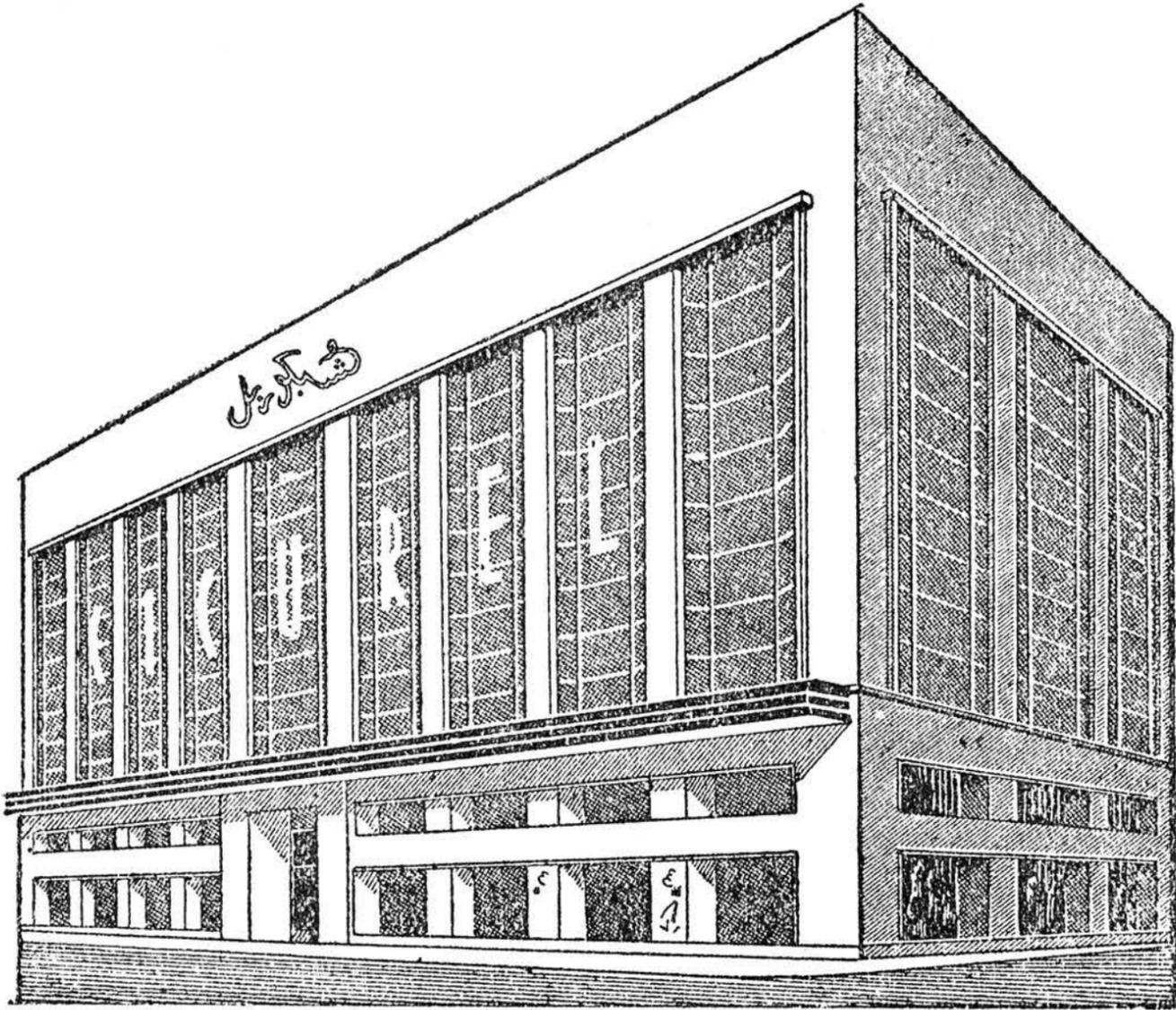
**CORRESPONDANTS
DANS LE MONDE ENTIER.**



Toute Opération de Banque

Location de Coffres Forts

Caisse d'Épargne



Grandes Magasins

Picurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Egypte

La Revue du Caire

LA PLUS IMPORTANTE REVUE

DE LANGUE FRANÇAISE AU MOYEN-ORIENT



*Au service des Échanges Culturels entre l'Orient
et l'Occident*



NOTRE PROGRAMME :

* FAIRE CONNAITRE AU PUBLIC INTERNATIONAL LES PRINCIPALES OEUVRES CONTEMPORAINES OU CLASSIQUES DE LANGUE ARABE.

* *Tenir les intellectuels d'Europe au courant des tendances importantes et des problèmes culturels qui préoccupent l'élite intellectuelle d'Orient.*

* PUBLIER TOUTES LES CONTRIBUTIONS IMPORTANTES A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE ET DE LA CIVILISATION ORIENTALES, QU'ELLES SOIENT DUES A DES SPÉCIALISTES D'EUROPE OU D'ÉGYPTE ET D'ORIENT.

* *Permettre aux écrivains d'Égypte de langue française de s'exprimer et d'être appréciés dans le monde.*

* TENIR LES MILIEUX CULTIVÉS D'ÉGYPTE ET D'ORIENT AU COURANT DES TENDANCES INTELLECTUELLES ET DES PRINCIPALES RÉALISATIONS ARTISTIQUES D'OCCIDENT.

LA
REVUE DU CAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

3, RUE NEMR, LE CAIRE

Tél. 41586

LE NUMÉRO : 15 PIASTRES.

Abonnements pour l'Égypte P.T. 150;
pour l'Étranger, PT. 175.

N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts
tous les jours de 9 h. à 13 heures.